

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CYNTHIA LÉVESQUE

ROMAN POSTCOLONIAL ET QUÊTE IDENTITAIRE DU SUJET FÉMININ :
L'EXEMPLE DE MADELEINE MONETTE ET DE
MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

SEPTEMBRE 2006

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son appui financier, sans lequel la réalisation de ce mémoire aurait été impossible.

Je tiens également à manifester ma grande reconnaissance à ma directrice de recherche, Lucie Guillemette. Ayant à cœur la réussite de ses étudiants, madame Guillemette a su me transmettre la passion de la théorie littéraire. Son honnêteté, sa rigueur et sa diligence m'ont amenée à me surpasser et à atteindre des objectifs que je croyais inaccessibles.

Je voudrais finalement exprimer toute ma gratitude à ma famille, à mes amis et à mon conjoint, qui m'ont soutenue tout au long de ma démarche intellectuelle. Leurs encouragements et leur présence constante à mes côtés ont grandement facilité mon parcours. La confiance inébranlable dont ils font preuve à mon endroit m'incite chaque jour à travailler davantage afin de me rapprocher de mes rêves.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	i
TABLE DES MATIÈRES.....	ii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 :	
CORRESPONDANCES IDÉOLOGIQUES, THÉMATIQUES ET FORMELLES ENTRE POSTCOLONIALISME ET FÉMINISME	
1.1. Introduction à la théorie postcoloniale.....	13
1.2. Motivation politique de la résistance.....	16
1.3. « La vie privée est politique » : jonction du féminisme et du postcolonialisme	17
1.4. La quête de la subjectivité	19
1.4.1. Identité, altérité et hybridité : trois concepts reliés dans la contestation....	21
1.5. Le colonisateur : une autorité à révoquer	25
1.5.1. À la recherche de son Histoire.....	29
1.5.2. La reconquête d'un espace à soi.....	34
1.5.3. Reprendre possession de sa langue.....	38
CHAPITRE 2 :	
LA MAISON TRESTLER OU LE 8 ^e JOUR D'AMÉRIQUE : HISTOIRES ET IDENTITÉS	
2.1. Une écrivaine féministe.....	44
2.2. La maison Trestler ou la résistance postcoloniale et féminine.....	44
2.3. La quête des <i>je</i> féminin et québécois	49
2.4. Le rapport au pouvoir.....	53
2.4.1. « Une double temporalité »	57
2.4.2. « Je sors du monde du silence »	61
2.4.3. S'approprier son territoire	65
CHAPITRE 3:	
PETITES VIOLENCES OU LA QUÊTE DE SOI DANS LE NOUVEAU MONDE.....	
3.1. Madeleine Monette : auteure nord-américaine.....	70
3.2. Petites violences : symptôme d'une époque incertaine	72
3.3 Quand <i>je</i> rencontre l'Autre	76
3.4. Une domination insidieuse	80
3.4.1. Une femme libre dans une cité hybride	84
3.4.2. L'enchevêtrement du passé et du présent	89
3.4.3. La langue libératrice	92
CONCLUSION.....	97
BIBLIOGRAPHIE	103

INTRODUCTION

La société contemporaine se montre implacablement intolérante à l'égard des différentes formes d'aliénation dont sont victimes les êtres humains, que l'on songe à l'esclavagisme, au racisme ou à la violence faite aux plus démunis. Bien que plusieurs de ces relations de domination soient pratiquement abolies à ce jour, il reste néanmoins un nombre considérable de situations d'assujettissement reléguant certains groupes à l'infériorité. Force est de reconnaître, toutefois, que la conjoncture actuelle est loin de ce qu'elle était au milieu du 20^{ème} siècle, alors que maints territoires, disséminés partout sur le globe, se voyaient encore sous l'emprise des grandes puissances impérialistes française ou britannique. Les ravages de la colonisation sont aujourd'hui indéniables, les contrées dominées accusant un retard flagrant comparativement aux diverses innovations des nations supérieures. S'il est idéaliste de penser qu'un jour tous les peuples du monde seront égaux et analogues en tous points, il n'en demeure pas moins que les luttes pour la décolonisation, entreprises dans une multitude de colonies dès les années 1950, ont constitué une étape décisive dans cette perpétuelle quête égalitaire. La vague généralisée de contestation qu'elles ont engendrée correspond en effet aux premiers balbutiements du mouvement postcolonial, sur lequel se fondera notre réflexion dans le cadre de cette recherche.

Mise à part la publication de quelques textes isolés dénonçant les méfaits du pouvoir colonisateur¹, le premier ouvrage théorique considéré comme le fondateur de la critique postcoloniale fut *L'orientalisme* d'Edward Saïd, paru en 1978. Dès lors, la théorisation du postcolonialisme s'est rapidement développée, selon des objets et des approches analytiques très diversifiés. C'est ainsi que plusieurs critiques s'intéressent par exemple à la situation des anciennes colonies africaines, tandis que d'autres se penchent davantage sur la condition de groupes marginalisés, tels que les femmes ou les Afro-Américains. Le dénominateur commun de cette affluence de perspectives réside cependant dans l'étude de la *résistance* à l'autorité, sous quelque forme qu'elle apparaisse, observable ou bien dans un texte ou bien dans une région adhérant au courant en question.

Le postcolonialisme se veut donc un mouvement socioculturel contestataire relativement récent qui favorise l'actuelle émergence d'une foule de recherches multidisciplinaires, concernant tant la sociologie, la littérature et l'histoire que la psychanalyse et les sciences politiques. Il s'ensuit que diverses acceptions de ce champ notionnel se manifestent, dans la mesure où il peut être appréhendé selon une multiplicité d'avenues herméneutiques. De façon globale, trois sens émergent des différents discours critiques, le premier étant évidemment historique, compte tenu du préfixe « post » qui réfère à un segment temporel précis, c'est-à-dire une période

¹ On pense, entre autres, à *Peau noire, masques blancs* (1952) de Frantz Fanon, *Cahier d'un retour au pays natal* (1956) d'Aimé Césaire et *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur* (1957) d'Albert Memmi.

« venant après » la colonisation². La deuxième signification répond à une conception pure du postcolonialisme, s'il en est une, alors qu'il désigne l'ensemble des contre-discours réexaminant et réfutant les valeurs coloniales asservissantes. Enfin, la dernière acception correspond à une vision élargie du mouvement, dont nous nous réclamons plus particulièrement pour les fins de notre étude. Dans cette troisième perspective, le courant postcolonial s'interroge quant à la binarité domination/résistance, aux situations minoritaires et aux crises identitaires. Nul doute, malgré tout, qu'une prise en considération de ces trois différentes approches conduit vers une lecture davantage féconde du cadre théorique employé, puisque aucune piste interprétative ne se voit négligée.

De surcroît, cet élargissement du postcolonialisme, que nous avons évoqué en dernier lieu, permet assurément de jeter un regard nouveau sur certaines œuvres littéraires contemporaines, notamment celles écrites par des femmes. Comme ces dernières s'avèrent, de toute évidence, « des interprètes fort subtiles de la condition postcoloniale³ », nous pensons qu'il serait intéressant d'effectuer, dans le contexte de ce mémoire, un parallèle entre le postcolonialisme et le féminisme. Rappelons d'abord que même si les femmes de toutes nations et de toutes générations ont revendiqué, depuis longtemps, l'affranchissement d'un système patriarcal aliénant, il demeure que l'entreprise pouvait quelques fois sembler démesurée à leurs yeux. La crise presque

² Jean-Marc Moura, dans *Littératures francophones et théorie postcoloniales* (1999), précise toutefois que cette acception purement chronologique ne rend pas compte de tous les enjeux du postcolonialisme, puisque la dénonciation et le désir d'émancipation des sujets commencent parfois durant la période coloniale.

³ *Idem*, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », dans Jean Bessière et Jean-Marc Moura (s.l.d.), *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs; Afrique, Caraïbe, Canada*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1999, p. 187.

universelle de dénonciation provoquée par les rivalités anticoloniales allait pourtant insuffler aux groupes marginalisés la détermination de revendiquer, à leur tour, l'égalité. La montée en puissance du mouvement féministe dans les années 1970 s'explique, entre autres, par ce sentiment de promiscuité avec les peuples colonisés, qui voulaient ardemment se départir de la relation hiérarchique dans laquelle ils étaient infériorisés. Pour les femmes, il s'agissait ni plus ni moins d'une démarche exemplaire; le rapprochement idéologique était inévitable et particulièrement révélateur de leur condition subordonnée. Cette prise de conscience sera la première étape menant à une future quête libératrice, où l'émergence d'une parole féminine permettra enfin l'inscription des femmes comme « sujets » au sein de la sphère publique :

They [les femmes] share with colonized races and peoples an intimate experience of the politics of oppression and repression, and like them they have been forced to articulate their experiences in the language of their oppressors. Women, like post-colonial peoples, have had to construct a language of their own when their only available 'tolls' are those of the 'colonizers'⁴.

Dans ces circonstances, tout porte à croire que le rapprochement entre femme et colonisé, unis par une même expérience oppressive, légitime un travail de recherche où seraient appréhendés conjointement les deux mouvements contestataires à l'intérieur desquels ils s'expriment.

En outre, et lorsque considérées de façon générale, les deux grandes phases de l'évolution du féminisme peuvent facilement être comparées à celles du

⁴ Bill Ashcroft, *et alii*, *The Empire writes back. Theory and practice in post-colonial literatures*, London et New-York, Routledge, 1989, p. 175: « Les femmes partagent avec les races et les peuples colonisés l'expérience intime d'une politique de répression et d'oppression, et comme eux, elles ont été contraintes de verbaliser leur expérience dans la langue de l'opresseur. Les femmes, à l'instar des peuples issus du mouvement postcolonial, ont dû se forger un langage propre, alors que les seuls outils disponibles étaient ceux des colonisateurs. » C'est nous qui traduisons.

postcolonialisme. Au départ, il va sans dire que les premiers mouvements de femmes proposant une contestation de la société patriarcale souscrivaient à une conception pour le moins essentialiste. En d'autres termes, les féministes souhaitaient inverser la relation de domination et donner leur part de pouvoir aux femmes aliénées, en mettant au premier plan une tradition féminine, et en confinant les canons masculins dominants à un niveau minimal de légitimité dans la sphère sociale. Cette stratégie de subversion fut également l'apanage des sujets postcoloniaux à leurs débuts, alors que toutes les valeurs ou idéologies inhérentes au pouvoir impérialiste étaient systématiquement tenues pour inférieures. Puis, les deux mouvements se sont par la suite éloignés de cette pensée dichotomique pour entreprendre la déconstruction de toute dualité hiérarchisante. Dans cette optique, ni les hommes ni les femmes, de même que les colonisateurs et les colonisés, ne se retrouvent en situation d'autorité; on mise plutôt sur les thèmes de l'hybridité et de l'ambivalence. Comme l'indique en ce sens Nkunzimana, la résistance désormais offerte par les sujets dominés, quel que soit le courant auquel ils appartiennent, conduit à la création d'un nouvel ordre social, « basé sur une logique de la relation⁵ ». De fait, suivant ces quelques considérations générales révélant une concordance certaine à plusieurs niveaux, il semble intéressant d'allier postcolonialisme et féminisme pour en faire ressortir les corrélations thématiques et formelles, ainsi que pour avoir l'occasion d'approfondir de façon originale les œuvres contemporaines écrites par des Québécoises. Force est de constater, comme il en sera aussi question au premier chapitre de cet ouvrage, que l'histoire et la finalité des deux mouvements étudiés sont fortement reliées, ce qui incite à cette lecture conjointe.

⁵ Obed Nkunzimana, « Les stratégies postcoloniales et le roman francophone : débat théorie et prospective critique », *Présence francophone*, Université de Sherbrooke, n° 50, 1957, p. 16.

Il est néanmoins impératif d'avouer que le postcolonialisme est une théorie peu étudiée en regard de la littérature québécoise. À l'exception de quelques travaux isolés, la majorité des ouvrages théoriques et critiques se rapportant à ce domaine de compétence provient de la sphère académique anglo-saxonne⁶. Il est difficile d'expliquer cette absence de métadiscours, compte tenu de la situation de la littérature au Québec qui, comme le mentionne Vincent Desroches, est « minoritaire dans l'ensemble canadien, excentrique dans l'espace francophone, et marginale dans la perspective états-unienne⁷. » Pareillement, même si l'époque coloniale fait partie d'un passé éloigné, il nous apparaît évident que les Québécois se sentent toujours inféodés, ou à tout le moins influencés, par les puissances colonialistes, telles que l'Angleterre et la France, ainsi que néo-colonialistes, comme les États-Unis.

Selon nombre d'historiens, la période pendant laquelle le Québec a été victime du colonialisme s'étend de la défaite sur les plaines d'Abraham jusqu'à la moitié du vingtième siècle environ. À l'instar de Maurice Arguin, nous croyons que les Canadiens français sont à ce moment enlisés dans une idéologie de survivance⁸, où la domination exercée par l'Autre provoque une résignation pessimiste qui n'est pas sans rappeler l'attitude des colonisés :

⁶ La revue américaine *Québec Studies* a consacré son numéro printemps/été 2003 à la question du postcolonialisme au Québec. Il s'agit d'une des rares sources bibliographiques où les deux composantes sont mises en relation.

⁷ Vincent Desroches, « Présentation : En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, 2003, p. 5.

⁸ Notons que l'idéologie de survivance s'affirme plus spécifiquement à partir de la répression des Rébellions des Patriotes (1837-1838), et ce, pendant plus d'un siècle.

[Le Canadien français est] aux prises avec une idéologie de survivance nationale qui a survalorisé et sacralisé sa société et sa culture, érigées en rempart contre l'envahisseur. Or, ces valeurs qui ont aidé la collectivité à se maintenir face au dominateur constituent un frein au progrès collectif et un obstacle à l'exercice de la liberté individuelle⁹.

C'est la parution du *Refus Global* en 1948 qui dévoilera véritablement une première prise de conscience collective de l'aliénation des Québécois. Visiblement, la vague postcoloniale évoquée précédemment a aussi ébranlé le Québec, où elle se traduit par le mouvement nationaliste qui propose une contestation et une volonté de réappropriation identitaire. Dénonçant le pouvoir de dirigeants ethnocentriques, la périphérie québécoise souhaite abolir toute hiérarchisation en revendiquant son indépendance, qui permettra ultimement de s'affranchir de la subordination politique, économique et culturelle dont elle est victime.

Soit, cette première période postcoloniale oriente la collectivité québécoise vers un même objectif de résistance à l'autorité, mais il est indéniable que l'échec référendaire de 1980 occasionnera un éclatement irréversible. Dès lors, toujours dans une dynamique de quête identitaire, les sujets postcoloniaux ne voient plus la nation de façon aussi signifiante; d'autres facteurs entrent désormais en ligne de compte :

Le genre, l'identité sexuelle, l'ethnicité, les classes sociales, les nouveaux mouvements sociaux, le positionnement générationnel et les communautés cybernétiques sont tous des référents identitaires et des lieux de *passage à l'acte* politique avec lesquels le nationalisme coexiste et rivalise. Il nous faut maintenant reconnaître que les espaces intersubjectifs et les communautés de conversation nécessaires au façonnement de l'identité sont pluriels et dispersés. Et que le sujet peut agir politiquement dans une multiplicité de sphères¹⁰.

⁹ Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, p. 260.

¹⁰ Jocelyn Maclure, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Québec/Amérique, 2000, p. 199.

En quête de lui-même, le sujet postcolonial québécois conteste encore les autorités au pouvoir, mais ces autorités font dorénavant partie de plusieurs espaces identitaires. Cet état de fait coïncide donc avec la troisième acception du postcolonialisme signalée préalablement, puisque l'attention est maintenant détournée vers les thématiques de l'identité et des situations minoritaires, plutôt que consacrée tout entière à la dénonciation de la suprématie des colonisateurs. Les sujets opprimés souhaitent de ce fait accorder un sens plus individuel et personnalisé à leur démarche.

À l'exemple de plusieurs autres communautés infériorisées du monde, les femmes vivant au Québec vont se sentir interpellées par le souffle de contestation engendré par les luttes décolonisatrices. Si le féminisme a connu un prodigieux essor dès les années 1970, le Québec ne fait pas exception à la règle. Les écrivaines vont vouloir dénoncer l'aliénation dont elles sont esclaves, subordonnées depuis toujours au pouvoir patriarcal, et dominées, comme leurs compatriotes, par les hégémonies en puissance. Aussi est-il important de mentionner que le mouvement féministe québécois a suivi une évolution similaire à celle du postcolonialisme ayant cours au même moment. En effet, au terme d'une période que l'on pourrait qualifier de « coloniale », alors que la Québécoise est reléguée à un rôle de « femme-objet [...] qui a assuré la solidité de la Maison [du Père]¹¹ », la Révolution tranquille procure aux femmes une occasion de contester le pouvoir en place. À ce moment, la lutte des femmes correspond au combat nationaliste québécois, pendant lequel toute la collectivité est englobée dans un « nous » homogénéisant :

¹¹ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal Québec/Amérique, 1988, p. 23.

Feminists socialists and nationalists were thus able to link women's oppression under patriarchy with the struggles of developing countries subjected to the dominance of foreign capital¹².

À l'aube des années 1980, cependant, les écrivaines se détournent de ce mouvement collectif et prennent la parole en tant que femmes : « After almost a century of struggle to inscribe themselves in the “national text”, Quebec women had finally attained literary autonomy, but they now seemed ready to move beyond the nationalist literary project¹³ ». À n'en pas douter, cette dissociation des femmes concorde avec un éclatement généralisé de la sphère sociale québécoise. Car, après la victoire du « non » en 1980, le référent identitaire de la « nation » n'est plus assez efficace pour regrouper les différentes communautés minoritaires en une société homogène. Tout se passe par conséquent comme si chacune de ces communautés, notamment celle des femmes, tenait à établir ses propres normes identitaires et à choisir vers quels groupes hégémoniques devraient se porter les reproches. C'est pourquoi les mouvements postcolonial et féministe se fusionnent en quelque sorte, puisque la quête identitaire des femmes québécoises est englobée dans l'entreprise plus vaste des sujets postcoloniaux contestant les autorités assujettissantes, quelles qu'elles soient.

À la suite de ces réflexions liminaires, il semble que le parallélisme envisagé dans ce présent ouvrage entre postcolonialisme et féminisme soit pertinent, parce qu'il

¹² Karen Gould, *Writing in the Feminine. Feminism and Experimental Writing in Quebec*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1990, p. 12: « Les féministes socialistes et nationalistes ont ainsi été en mesure de comparer l'oppression des femmes au sein du patriarcat aux luttes entreprises dans les pays dominés par une capitale étrangère. » C'est nous qui traduisons.

¹³ Mary Jean Green, *Women & Narrative Identity. Rewriting the Quebec National Text*, Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 107: « Après environ un siècle de combat visant à les inscrire au sein du « texte national », les Québécoises ont finalement atteint leur autonomie littéraire, et sont maintenant aptes à se distancer du projet nationaliste. » C'est nous qui traduisons.

induit à un jugement critique inédit sur des œuvres de fiction écrites par des Québécoises et considérées, jusqu'à maintenant, selon une perspective unique féministe ou postmoderne. De même, la thématique identitaire a maintes fois constitué l'objet d'analyse privilégié en regard de la littérature québécoise. Toutefois, lorsque ce même thème est étudié selon une approche qui concilie deux mouvements sociaux homologues, il y a tout lieu de croire que les portées de l'étude acquièrent un intérêt particulier. Bref, ces propos introductifs ont permis d'établir les bases de notre problématique, en présentant succinctement l'apparition et le développement de la théorie postcoloniale, son adéquation avec le féminisme ainsi que la façon dont ces deux courants se rejoignent au sein de la société québécoise contemporaine. Notre travail se propose plus loin d'approfondir, sur les plans thématiques et formels, le champ notionnel du postcolonialisme en relation avec l'écriture des femmes au Québec, et de vérifier nos observations par l'analyse de deux œuvres romanesques.

Cette introduction s'avère par ailleurs nécessaire à la bonne compréhension du premier chapitre de ce mémoire, dans la mesure où il développe la théorie postcoloniale de façon plus détaillée. En ce sens, nous considérons comme acquis le contexte d'émergence connexe du postcolonialisme et du féminisme dans le monde, de même que la co-présence de ces deux courants culturels dans la sphère sociale du Québec. Dans cette première partie, nous nous attarderons davantage aux correspondances entre les motivations politiques sous-jacentes à chacun des mouvements visés par notre recherche. Plus précisément, nous montrerons que le point commun entre le postcolonialisme et le féminisme réside dans le processus de quête identitaire amorcé par un sujet, et que cette démarche d'individuation s'observe, de part et d'autre, par le

biais de thèmes précis, tels l'altérité comme phénomène social contemporain, le pouvoir unitaire, la temporalité linéaire du discours historiographique, le territoire du vainqueur et la langue associée à la domination. Cette section vise à présenter notre cadre théorique d'interprétation, lequel servira subséquemment à étudier deux ouvrages de fiction écrits par des Québécoises.

Le deuxième chapitre proposera une étude de *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska (1984), qui se pose comme un exemple probant de roman où se rejoignent les courants postcolonial et féministe. Le processus de quête identitaire des personnages féminins au travers des époques sera mis en relief. Nous nous intéresserons tout particulièrement à la réflexion qui se dégage à l'endroit de la situation périphérique du Québec développée dans le roman. Aussi le rapport distinctif à la temporalité et à l'histoire constituera-t-il une étape importante de l'analyse, dans la mesure où la recherche d'une individualité québécoise et féminine dans la diégèse passe par le révisionnisme historiographique.

Le troisième chapitre présentera finalement une analyse du roman *Petites violences* de Madeleine Monette (1982), qui met également en lumière, à notre avis, maints éléments permettant d'examiner la jonction du postcolonialisme et du féminisme. Nous observerons la quête identitaire de l'héroïne, une Québécoise s'exilant de sa terre natale afin de rencontrer l'Autre – géographique, sexuel et linguistique. Si la réflexion du personnage s'amorce d'abord avec l'expression d'une individualité opprimée dans un contexte conjugal, elle déborde par la suite vers les sphères du public en exposant les effets de la domination de la puissance américaine, englobant à la fois la communauté

des femmes et la collectivité québécoise. Mentionnons que cette dernière partie, à l'instar de celle qui la précède, prendra appui sur les outils conceptuels développés au premier chapitre, outils qui, nous l'espérons, se façonnent en une grille d'analyse susceptible d'être appliquée à d'autres œuvres littéraires issues de la même époque, soit à partir de la décennie 1980.

CHAPITRE 1

CORRESPONDANCES IDÉOLOGIQUES, THÉMATIQUES ET FORMELLES ENTRE POSTCOLONIALISME ET FÉMINISME

*Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes. [...]
La honte du servage sans espoir fait place à la fierté
d'une liberté possible à conquérir de haute lutte.*

Paul Émile Borduas, *Refus Global*

1.1. Introduction à la théorie postcoloniale

L'étude du postcolonialisme, qui imprègne notamment les productions romanesques, se pose comme une perspective analytique relativement récente, permettant de rendre compte d'une dynamique culturelle hétérogène et plurielle à l'œuvre dans des sociétés dont l'historiographie rend compte de modifications structurelles majeures. Les sujets postcoloniaux s'inscrivent en effet dans une culture dite périphérique, où leur aliénation et leur asservissement ont longtemps préservé le pouvoir totalisant d'un ou de plusieurs centres hégémoniques¹. La contestation et la résistance face à cette relation de domination à la fois politique, économique et socioculturelle constituent la base de la théorie postcoloniale :

¹ Dans le cadre de ce mémoire, nous utilisons la distinction centre/périphérie dans son acception sociologique, alors qu'elle permet de modéliser les relations de pouvoir entre deux entités dissemblables. Si la différenciation s'opère le plus souvent à un niveau géographique, nous croyons qu'elle peut également être envisagée suivant d'autres facteurs, comme l'identité sexuelle. Tel que précisé dans *Le dictionnaire du littéraire*, « [l]a relation entre centre et périphérie est une relation de dominant à dominé » (p. 83). Ainsi, dans un système patriarcal par exemple, le centre représenterait l'homme, tandis que la périphérie serait incarnée par la femme.

Selon la définition presque en voie de consécration, le postcolonialisme, en tant que concept théorique et critique, est l'ensemble de pratiques discursives et déconstructives qui articulent la nature, la fonction, et le fonctionnement des stratégies de résistance aux idéologies (néo)-colonialistes aussi bien dans leurs manifestations formelles et historiques que dans la subtilité et la ténacité de leurs effets asservissants² [...].

La dénonciation de l'impérialisme économique et culturel et de ses conséquences au plan psychologique s'avère ainsi une stratégie postcoloniale mise à contribution par le sujet écrivain, visant à reconquérir son identité dépossédée à l'intérieur d'une réalité sociale où règne la marginalisation des différences. Voilà comment pourrait s'exprimer de façon abrégée une vue d'ensemble sur le mouvement étudié.

Cependant, tel que nous l'avons évoqué en introduction, plusieurs éléments épistémologiques sont importants à considérer dès lors que l'on souhaite adopter un regard critique s'appuyant sur le postcolonialisme. Sans développer longuement à ce propos, il importe de rappeler que la notion de colonialisme tend à s'élargir depuis peu pour acquérir un sens plus global, de manière à ce que le terme qui y est associé, le postcolonialisme, se dote d'une acception plus englobante et, de sorte, moins précise³:

Or, le projet colonial justement ou le rapport dominé/dominant n'est, au-delà des lots quotidiens de souffrances et d'exploitations, rien de moins que l'art d'étouffer la pensée et l'initiative, installant ainsi la collectivité ou l'individu dans un *no man's land* où il n'a aucune emprise sur le quotidien, encore moins sur son destin⁴.

² Obed Nkuzimana, « Le débat postcolonial et le Québec », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 66.

³ Nous faisons référence à la troisième acception décrite à la page 3 de l'introduction.

⁴ Obed Nkuzimana, *op. cit.*, p. 67.

Ce disant, une analyse postcoloniale qui se voudrait conforme se doit de définir à la fois le cadre contextuel entourant la situation colonisatrice, le fonctionnement de cette relation de domination et les méthodes employées par le sujet pour y résister. Force est d'admettre qu'une telle démarche requiert en premier lieu certaines considérations d'ordre historique, du fait que l'étude envisagée cherche à appréhender un « ensemble littéraire [...] par rapport à la colonisation et ses conséquences⁵. » Ce sont d'ailleurs ces conséquences, très variables d'un individu et d'une communauté à l'autre, qui font en sorte que la théorie postcoloniale suscite de multiples voies analytiques. À un niveau strictement matériel, il est possible de réfléchir sur le fait que la colonisation a confiné certaines sociétés minoritaires à la dépendance politique et économique, de même qu'à une réclusion à l'intérieur d'un territoire conquis par les forces au pouvoir. Qui plus est, reconnaissons que les effets néfastes de l'impérialisme sont très marqués au plan moral. Si d'aucuns considèrent que le passé colonial du Québec, par exemple, est peu significatif⁶, il reste que « la nature de ces rapports de subordination imposé et intériorisé à travers l'Histoire, son impact sur la psychologie individuelle et sur le conscient collectif est similaire⁷ » à ce qui est visible dans des contrées ayant récemment accédé à l'indépendance, telles les régions africaines. Eu égard à ce qui précède, et considérant que « [t]oute domination est relative⁸ », nous croyons que chaque analyse postcoloniale revêt un aspect circonstanciel dont la description est nécessaire, puisque l'expérience

⁵ Jean-Marc Moura, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », dans *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs; Afrique, Caraïbe, Canada*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1999, p. 178.

⁶ On pense notamment à Linda Hutcheon, qui, dans un article publié en 1989, se refuse d'intégrer la société québécoise dans le champ du postcolonialisme, compte tenu du fait que son histoire pré-coloniale s'avère d'abord une histoire impérialiste (française).

⁷ Obed Nkuzimana, « Le débat postcolonial et le Québec », *op. cit.*, p. 65.

⁸ Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Montréal, L'Étincelle, 1972, p. 138.

oppressive et ses contrecoups pour le moins pénibles sont différemment vécus et se présentent à des degrés divers selon les peuples ou individus impliqués.

1.2. Motivation politique de la résistance

Ces quelques remarques méthodologiques étant faites, nous comprenons mieux désormais la singulière diversité des objets d'investigation retenus lors d'études postcoloniales⁹. Il n'en demeure pas moins que certaines composantes essentielles de ce mouvement socioculturel sont immuables d'une analyse à l'autre. Mentionnons d'abord que, à l'origine, c'est-à-dire avant que ne survienne l'extension définitionnelle du projet colonial indiquée au dernier paragraphe, le postcolonialisme correspondait à des « pratiques d'écriture et de lecture qui ont cours dans des pays ou des régions qui se situent en dehors de l'Europe, mais qui ont connu l'impérialisme européen et l'expérience coloniale qui en a résulté¹⁰ ». Il s'agit là d'une information primordiale, car le sujet postcolonial désirant s'affranchir de la relation hiérarchique aliénante s'en prenait initialement à toute manifestation de l'eurocentrisme. Par association, ce pouvoir européen est plus tard devenu synonyme de totalisation et d'unitarisme. L'individu opprimé, enlisé depuis toujours dans une « torpeur passive¹¹ », cherchera à reprendre le contrôle de son existence en abolissant la domination idéologique, morale et physique à laquelle il est soumis. En conséquence, le postcolonialisme privilégiera l'action politique du sujet, qu'elle soit individuelle ou collective, en vertu d'une « subversion de toute

⁹ Voici quelques exemples d'ouvrages illustrant cette variété: Mamadou Diouf (s.l.d.), *L'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*; Brian Crow et Chris Banfield, *An Introduction to Post-colonial Theatre*; Maria Tymoczko, *Translation in a Postcolonial Context. Early Irish literature in English Translation*.

¹⁰ Marie Vautier, « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec; Un point de vue de la « marge » », *Études littéraires*, Montréal, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 44.

¹¹ Albert Memmi, *op. cit.*, p. 98.

forme autoritaire et monoculturelle qui régirait le genre, l'histoire, le discours¹² ». Autrement dit, si la dénonciation postcoloniale affectait dans un premier temps les colonisateurs français ou britanniques, lors même que la visée ultime était de « démanteler, démystifier et démasquer l'autorité culturelle européenne¹³ », elle se détournera par la suite vers toutes les relations de pouvoir, devenant l'expression plus générale d'une « esthétique de la résistance, ou [d'une] sémiotique du refus¹⁴ ».

Ce projet de contestation se traduit notamment par le désir d'abolition de la dichotomie existant entre les groupes au pouvoir et les minorités, dans un but égalitaire. Ce geste acquiert du coup une valeur politique indéniable, dans la mesure où les « interactions conflictuelles, les rapports de forces entre les acteurs et leur issue constituent [...] l'indice objectif de détermination du politique dans chaque relation concrète observée¹⁵ ». Nul doute, de ce fait, que l'entreprise protestataire des sujets postcoloniaux est politique, attendu que les rapports de forces entre colonisateurs et colonisés suscitent à la fois interactions et conflits.

1.3. « La vie privée est politique¹⁶ » : jonction du féminisme et du postcolonialisme

Envisageons maintenant la question de l'avènement de l'écriture des femmes au Québec, qui a entre autres été motivé par la revendication d'un espace subjectif au sein de la sphère publique. En effet, confinées depuis toujours au domestique, au silence et à

¹² Jacqueline Bardolph, *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 46.

¹³ Marie Vautier, *op. cit.*, p. 49.

¹⁴ Obed Nkuzimana, « Les stratégies postcoloniales et le roman francophone : débat théorie et prospective critique », *Présence francophone*, Université de Sherbrooke, n° 50, 1957, p. 9.

¹⁵ Patrick Lecomte et Bernard Denni, *Sociologie du politique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1990, p. 14.

¹⁶ Nicole Brossard, « L'écrivain », dans *La nef des sorcières*, Ottawa, Les écrivains coopérative d'édition, 1976, p. 75.

la résignation, les femmes vont vouloir accéder au statut de sujets, en réclamant un droit de parole. Bien entendu, cette subjectivité constitue en soi une contestation de l'autorité patriarcale, seule détentrice d'une voix reconnue à l'intérieur de la société. Mais les écrivaines québécoises iront plus loin en se dotant d'une langue propre, une écriture davantage féminine et corporelle :

Elle est politique, cette « multiplicité sonore » de voix émergeant du silence et des marges, non seulement par le contenu des histoires racontées mais par sa corporalité même : ce qui parle, c'est le corps féminin si longtemps bafoué par les idéologies et condamné à la reproduction de l'espèce et des codes de la domination¹⁷.

En publiant des fictions où est mise en scène la quotidienneté des femmes, les auteures agissent sur deux plans. Elles dénoncent d'abord la suprématie de l'institution littéraire dominante, c'est-à-dire masculine, en créant un langage parallèle, qui seul permet de faire écho à la réalité des femmes. Comme le confirme Mary Jean Green, « [t]hese 1970s feminists, like their more timid predecessors of the 1960s, turned their attention away from the national text, exploring the inscription in language of the female body [...] in preference to *joual*¹⁸ ». Aussi les romancières souhaitent-elles donner une voix politique à ces milliers d'existences muettes reléguées à la sphère du privé. Car les relations de pouvoir conflictuelles aliènent manifestement les groupes minoritaires partout où ils se trouvent, d'où l'affirmation que le privé peut également être politique. Or, les féministes s'en prennent au fait que la domination masculine écrase la volonté d'action des femmes en les astreignant à la passivité domestique : « [l'homme] dit pour commander. Qu'il

¹⁷ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal Québec/Amérique, 1988, p. 318.

¹⁸ Mary Jean Green, *Women & Narrative Identity. Rewriting the Quebec National Text*, Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 106 : « En 1970, ces féministes, à l'instar de leurs prédécesseurs plus timides ayant œuvré dans la décennie 1960, prennent leur distance à l'endroit du texte national, explorant le langage corporel féminin plutôt que s'attardant au *joual*. » C'est nous qui traduisons.

soit obéi. [...] C'est lui qui peut bénir, maudire, ordonner¹⁹.» L'écriture, devenant elle-même geste politique de contestation, sera donc le moyen privilégié pour dénoncer cette intransigeance patriarcale, puisqu'elle donne la parole à des personnages féminins des générations présente et passée, les affranchissant de leur statut d'objet silencieux « qui soutient l'édifice de l'identité mâle sans qu'il condescende même à remarquer sa présence²⁰ ». Inutile de préciser que des écrivaines du Québec s'inscrivent en ce sens dans le champ du postcolonialisme, leurs textes faisant état d'une nette volonté de rupture avec la relation hiérarchique homme/femme, en dénonçant une forme d'autorité socioculturelle bien précise : l'autorité masculine.

1.4. La quête de la subjectivité

À la lumière de ces observations, nous pouvons assurément défendre que la finalité et les intentions des deux mouvements étudiés sont fortement reliées, de sorte que les sujets postcoloniaux et féminins visent tous deux à « se ré-approprier la vision de leur monde²¹ ». Cet objectif correspond ni plus ni moins à une quête identitaire, qui, sous-jacente à la volonté de suppression des différents rapports de pouvoir aliénants, constitue la démarche primordiale des individus infériorisés. De toute évidence, les colonisés, de même que les femmes, sont positionnés au bas de la structure hiérarchique de pouvoir et sont marqués de plusieurs traits significatifs avilissants, ce qui les incite à entreprendre cette épreuve libératrice. Procédons, sans être exhaustive, à un rapide tour

¹⁹ France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, p. 38.

²⁰ Patricia Smart, *op. cit.*, p. 106.

²¹ Jacqueline Bardolph, *op. cit.*, p. 54.

d'horizon concernant quelques-uns de ces attributs péjoratifs²². D'une part, les êtres marginalisés subissent les répercussions néfastes du binarisme Même/Autre, étant donné qu'ils sont toujours relégués à la position de l'Autre; n'étant jamais considérés positivement, ils se définissent par le manque, psychologique ou éthique. Aussi le colonisé ou la femme porte-il la marque du pluriel, se fondant dans l'anonymat collectif, victime de l'indifférence du groupe au pouvoir; sans compter que cette indolence conduit ultimement à sa déshumanisation, puisqu'il :

n'est pas un *alter ego* du colonisateur. C'est à peine encore un être humain. Il tend rapidement vers l'objet. À la limite, ambition suprême du colonisateur, il devrait *ne plus exister qu'en fonction des besoins du colonisateur, c'est-à-dire s'être transformé en colonisé pur*²³.

Ces individus exploités sont également tenus à l'écart de la sphère publique, n'ayant aucun droit de regard ou de parole sur les affaires de l'État. Ils sont placés, en quelque sorte, hors du temps, subissant l'histoire plutôt que d'y participer activement. D'autre part, pour contrer la domination psychologique et physique, les colonisés et les femmes vont se replier dans les valeurs-refuges, telles que la religion ou la famille, qui finissent par entraver l'évolution sociale des communautés marginales auxquelles ils appartiennent. Finalement, indiquons que ces dernières se voient le plus souvent contraintes d'utiliser la langue du colonisateur, leurs propres langues maternelles étant considérées comme inférieures. Cette situation de bilinguisme colonial maintient d'ailleurs le cercle vicieux de la colonisation, parce que « la domination économique et politique crée une subordination culturelle et la subordination culturelle vient entretenir

²² Albert Memmi, dans son ouvrage intitulé *Portrait du colonisé* (1972), relève plusieurs caractéristiques des êtres assujettis, les colonisés, qui peuvent facilement être comparés aux femmes. Nous fondons notre propos sur ce texte.

²³ Albert Memmi, *op. cit.*, p. 87.

la subordination économique et politique²⁴ ». Il ne fait donc aucun doute que l'identité des colonisés ou des femmes est aliénée, voire perdue, puisque le colonisateur exerce un contrôle avéré sur les discours et les représentations symboliques au sein de la réalité sociale. Il s'agit vraisemblablement d'une emprise puissante et tenace :

La perte d'identité, finalement, c'est la sortie du symbolique, c'est le moment où l'on cesse d'être inscrit dans le processus de communication, d'information et de représentation, et où, par conséquent, l'existence cesse d'avoir une dimension institutionnelle. Perdre l'identité, c'est perdre sa voix, et jusqu'au nom par lequel on est reconnu, salué, appelé²⁵.

Voilà les raisons pour lesquelles les sujets postcoloniaux et féminins vont entreprendre la reconquête de leur identité : ils veulent devenir des sujets à part entière, pleinement reconnus pour ce qu'ils sont, et non pour ce que l'on voudrait qu'ils soient.

1.4.1. Identité, altérité et hybridité : trois concepts reliés dans la contestation

À ces considérations sur le statut de la femme colonisée s'ajoute le fait que le postcolonialisme, ainsi que le mouvement féministe québécois auquel nous le rattachons, surviennent à l'ère postmoderne. Par conséquent, il apparaît que plusieurs des particularités de cette époque contemporaine rejoignent les courants étudiés aux plans thématique et formel. Quelques précautions méthodologiques sont toutefois requises, car l'intentionnalité que sous-tend une œuvre postmoderne diffère de celle des deux mouvements qui nous occupent, tandis qu'elle met davantage en relief des configurations esthétiques qu'une posture politique radicale. L'indétermination et l'attitude relativiste du sujet postmoderne font en sorte que sa critique du pouvoir est

²⁴ *Ibid.*, p. 141.

²⁵ Bernard Lamizet, *Politique et identité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 281.

moins engagée que celle des sujets féminins et postcoloniaux. Toujours est-il que le processus d'individuation dans lequel s'engagent les êtres subjugués s'avère, entre autres, une composante commune à l'ensemble de ces trois champs. Ainsi, il faut tenir compte du fait :

que le texte postmoderne amène le personnage à tenter de se (re) définir. Ce qui distingue cette quête d'identité [...], c'est qu'elle s'articule autour d'une ouverture sur l'autre et sur le monde. Dès lors, il n'est plus simplement question d'identité, mais bien simultanément d'altérité²⁶.

Relégués depuis toujours à la position de l'Autre au sein de la relation binaire de pouvoir, le colonisé et la femme sont beaucoup plus sensibles à l'altérité et ouverts aux différences, qu'elles soient sexuelles, linguistiques, géographiques, culturelles, politiques ou raciales. Ce trait de caractère joue incontestablement un rôle fondamental dans la démarche d'individuation des sujets, évoluant dans une société qui « élimine toute volonté de hiérarchisation des différences et repose plutôt sur une perspective d'égalité²⁷ ».

Au surplus, faut-il le rappeler, l'entreprise protestataire des sujets postcoloniaux et féminins aspire à neutraliser la totalisation et l'unitarisme des puissances hégémoniques, dont les diktats hissent leur pratique idéologique au rang supérieur du système hiérarchique. Or, cette contestation peut s'observer de maintes façons au sein d'une œuvre. Au niveau formel, les textes issus du postcolonialisme ou du féminisme valorisent tous les procédés relevant de l'ambivalence et du métissage, afin de contrer

²⁶ Lucie-Marie Magnan et Christian Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1997, p. 24.

²⁷ Yves Boisvert, *Le postmodernisme*, Montréal, Éditions Boréal, 1995, p. 73.

l'essentialisme, l'homogénéisation et les divisions binaires imposés par les groupes au pouvoir. À ce propos, Homi Bhabha affirme d'ailleurs ceci: « Hybridity [...] displays the necessary deformation and displacement of all sites of discrimination and domination²⁸. » L'hybridité se veut donc un nouveau phénomène bien présent dans la réalité postcoloniale, alors que les rapports d'inféodation se voient profondément altérés par ce rejet du binarisme et de la fixité. Le fait est désormais indéniable : l'ère dans laquelle vivent les sujets contestataires témoigne d'une « nouvelle socialité plurielle et conflictuelle²⁹ ».

Dans le prolongement de cette réflexion, nous devons reconnaître que les conséquences de cette pluralité sur la quête identitaire amorcée par les individus marginalisés seront tangibles. Dans un premier temps, ils devront prendre conscience de cette réalité culturelle hétérogène, pour ensuite être en mesure d'accepter le caractère fondamentalement hybride de leur propre existence. De fait, si les sujets postcoloniaux et féminins baignent dans un univers social très composite, un univers foncièrement postmoderne il va sans dire, force leur sera de constater que leur identité même est structurée par l'altérité. Au contact des autres, un individu se transforme et évolue, ce qui conduit inlassablement au façonnement d'une nouvelle identité. C'est en ce sens que Stuart Hall observe: « [cultural identities] undergo constant transformation. Far from being eternally fixed in some essentialist past, they are subject to the continuous 'play'

²⁸ Homi K. Bhabha, *The location of culture*, London, Routledge, 1994, p. 112: « Le concept de l'hybridité expose les transformations nécessaires en ce qui concerne toutes les situations de discrimination et de domination. » C'est nous qui traduisons.

²⁹ Obed Nkuzimana, « Le débat postcolonial et le Québec », *op. cit.*, p. 84.

of history, culture and power³⁰.» La mise au jour de cette nouvelle identité plurielle par les individus appartenant au postcolonialisme et au féminisme constituera donc une façon efficace pour contrecarrer la vision unitaire des groupes contrôlant. À l'intérieur de cette multiplicité socioculturelle contemporaine, « [l']identité et la différence sont engouffrées dans une nouvelle identité synthétique³¹. »

En plus de cette individualité visitée et modelée par l'altérité, les sujets indociles vont multiplier leurs référents identitaires, si bien que leur quête sera mise en relation avec plusieurs sources significatives. Il est vrai que l'identification d'un individu concernait d'abord exclusivement son rapport à la nation, c'est-à-dire à une communauté politique et territoriale englobante, toutefois il faut maintenant convenir, à l'instar de Sherry Simon, que les données ont changé :

Les migrations sans précédent de l'ère post-coloniale [...] s'accompagnent de bouleversements dans l'ordre des affiliations identitaires. L'hétérogénéisation accrue des populations et l'éparpillement de leurs allégeances portent un défi aux images et mythes de la spécificité de la culture nationale; partout en Occident, l'idéal d'une culture nationale monolithique se révèle de plus en plus difficile à actualiser³².

Les sociétés ou groupes minoritaires qui ne se reconnaissaient que comme parties ou fragments d'une nation totalisante et homogène, se tournent vers d'autres facteurs identitaires, tels que le genre, la spiritualité, l'ethnicité, le positionnement générationnel

³⁰ Stuart Hall, « Cultural Identity and Diaspora », dans Padmini Mongia (s.l.d.), *Contemporary postcolonial theory. A reader*, New York, Oxford University Press, 1996, p. 112: « Les identités culturelles subissent des transformations constantes. Loin d'être éternellement arrimées à un passé essentialiste, elles sont soumises à l'interaction continue entre histoire, culture et pouvoir. » C'est nous qui traduisons.

³¹ Jocelyn Maclure, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Québec/Amérique, 2000, p. 187-188.

³² Sherry Simon, « Espaces incertains de la culture », dans Sherry Simon, et alii, (s.l.d.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 17.

et les classes sociales. Il s'agit d'un autre aspect de la culture postcoloniale qui entre en contradiction avec l'unitarisme des hégémonies au pouvoir. La pluralité, l'altérité et l'hybridité interagissent donc dans la démarche émancipatrice des individus en constituant une forme de résistance efficiente, car déstabilisante pour le groupe dominant.

Ainsi, nous avons démontré que « l'identité et la construction identitaire sont au cœur de la politique émancipatoire qui a animé les démocraties modernes [voire postmodernes]. Celle-ci peut se concevoir comme la libération des individus ou des groupes par rapport aux contraintes qui entravent leur réalisation de soi³³ ». D'ailleurs, cette réappropriation de la subjectivité se concrétise par des actions significatives à l'égard de plusieurs facteurs, dont l'Histoire, la spatialité et le langage. Dans les pages qui suivent, nous verrons plus spécifiquement que la quête identitaire des sujets postcoloniaux et féminins nécessite l'abolition d'une relation de pouvoir précise, et que ce rapport de domination est surtout perceptible dans trois lieux d'ancrage structurant l'identité des individus opprimés.

1.5. Le colonisateur : une autorité à révoquer

Bien que l'entreprise de reconquête constitue un aspect primordial des deux mouvements idéologiques mis en cause dans la société québécoise contemporaine, il faut également prendre en compte le fait que la motivation première de cette démarche résulte de l'expérience oppressive ayant aliéné les colonisés et les femmes pendant

³³ Diane Lamoureux, *L'amère patrie. Féminisme et nationalisme dans le Québec contemporain*, Montréal, Les éditions du Remue-ménage, 2001, p. 165.

nombre d'années. Tel que nous l'avons évoqué au début de ce chapitre, ce rapport de force peut se traduire de plusieurs façons. D'une part, le groupe au pouvoir exerce une emprise morale et physiologique à l'endroit des êtres assujettis, la colonisation comportant sans nul doute des « effets déshumanisants, à la fois physiques et psychiques³⁴ ». L'impérialisme ou l'inféodation se veut d'autre part une situation de domination qui perdure. Les sociétés ou les individus colonisés rendent manifeste une dépendance à l'égard des centres hégémoniques, ou à tout le moins, se montrent influencés par eux sur les plans politique, économique ou culturel. Comme le rappelle à ce sujet Marvin Richards, une communauté postcoloniale se définit de façon plutôt péjorative, c'est-à-dire « as a relic of empire and as a semi-autonomous actor on the world scene still dominated by the same centers³⁵ ». Finalement, le rapport de pouvoir auquel sont soumis les femmes et les colonisés laisse inévitablement des séquelles psychologiques importantes, puisque :

le colonisateur fait du colonisé un être de carence qui oublie l'histoire de son peuple et vit une aliénation profonde au sein de sa propre société. Tant que cet homme [ou cette femme] n'aura pas assumé ses carences afin de rejeter le binarisme qui le tient dans un état de domination, il sera condamné à servir de repoussoir négatif du colonisateur, imbu, lui, de qualités positives³⁶.

Pareille aliénation incite le colonisé ou la femme à se replier dans ce qu'Albert Memmi appelle des « valeurs-refuges³⁷ », des valeurs traditionnelles réconfortantes et durables,

³⁴ Paul Aron, *et alii* (s.l.d.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 462.

³⁵ Marvin Richards, «Corralling the wild ponies: Correspondance between Quebec and the postcolonial», *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 138: « [...] tel un vestige de l'empire et tel un actant semi autonome sur la scène internationale, toujours dominé par les mêmes autorités centralisatrices. » C'est nous qui traduisons.

³⁶ Sandra Hobbs, « De l'opposition à l'ambivalence: la théorie postcoloniale et l'écriture de la résistance au Québec », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 101.

³⁷ Albert Memmi, *op. cit.*, p. 97.

telles que la religion ou la famille, auxquelles le groupe autoritaire ne peut s'attaquer. Bref, la colonisation instaure une relation dictatoriale unitaire dévastatrice, tant sur le plan psychologique que physique, alors qu'est valorisée une « conception du pouvoir basée sur la hiérarchie, une hiérarchie qui se traduit par l'exploitation, l'inégalité, l'oppression³⁸ ».

Ainsi le postcolonialisme et le féminisme se veulent-ils des mouvements idéologiques dont l'objectif premier est d'offrir une résistance à cette tyrannie en tentant de redonner à l'être assujetti « la part de pouvoir oppositionnel qui lui revient³⁹ ». Jean-Marc Moura résume cette entreprise en expliquant que les ouvrages littéraires issus de ces deux courants révèlent des modes d'écritures « qui sont d'abord polémiques à l'égard de l'ordre colonial avant de se caractériser par le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes européens⁴⁰ ». Il existe donc une relation agonique entre le groupe dominant et le groupe dominé, dès lors que ce dernier aspire à retrouver la pleine possession de son identité. Comme nous le préciserons plus loin, la contestation est surtout perceptible lorsqu'elle est appréhendée en regard de trois thématiques déterminantes, soit le temps, l'espace et le langage. Il n'en demeure pas moins qu'elle peut également s'observer sous la forme d'un texte, puisque, comme les romans postmodernes, les textes postcoloniaux ou féministes arborent « des procédés d'écriture communs qui visent à briser les cadres narratifs anciens⁴¹ ». Pour cette raison, que l'on songe à l'intertextualité, la parodie, l'ironie, la fusion des genres littéraires ou à la

³⁸ Diane Lamoureux, *op. cit.*, p. 166.

³⁹ Paul Aron, *et alii* (s.l.d.), *op. cit.*, p. 463.

⁴⁰ Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniales*, *op. cit.*, p. 5.

⁴¹ Jacqueline Bardolph, *op. cit.*, p. 46.

fragmentation, toutes les méthodes textuelles relatives à la rupture, au ludisme désacralisant et à la subversion sont utilisées dans un but protestataire. On cherche à déconstruire l'unité et l'homogénéité du texte canonique européen ou issu de l'institution littéraire masculine, dans la mesure où ces derniers font généralement preuve d'une narration linéaire traditionnelle et réaliste. Comme « la postmodernité littéraire s'apparente à une esthétique de la négation⁴² », les écrits issus des mouvements à l'étude doivent également être considérés en vertu de leurs stratégies discursives transgressant les diktats imposés par les hégémonies despotiques. En somme, à l'instar de Michel Foucault, si nous admettons que le « pouvoir [du colonisateur] s'exerce plutôt qu'il ne se possède, qu'il n'est pas le « privilège » acquis ou conservé de la classe dominante, mais l'effet d'ensemble de ses dispositions stratégiques⁴³ », il est certain que le pouvoir oppositionnel du colonisé ou de la femme sera aussi constitué de pareilles « dispositions stratégiques », visant à annihiler toute hiérarchisation.

D'ailleurs, nous verrons que ces techniques contestataires relativement à la forme peuvent se combiner à la mise en place, dans le contenu, de thématiques particulières. Dès lors que le colonisé ou la femme entreprend la reconquête de son identité, il importe de s'attarder plus spécifiquement à son rapport à l'Histoire, à la spatialité et au langage, trois référents identitaires fortement significatifs dans la quête. Le contrôle des hégémonies tient surtout au fait qu'elles ont une emprise sur ces trois entités. Une réflexion sur leur actualisation dans les textes est donc indispensable à l'étude de la résistance postcoloniale.

⁴² Frances Fortier, « Archéologie d'une postmodernité », *Tangence*, n° 39, mars 1993, p. 31.

⁴³ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 31.

1.5.1. *À la recherche de son Histoire*

La relation d'inféodation perceptible entre le centre et la périphérie s'exerce de différentes façons, nous l'avons amplement souligné. Une des formes d'aliénation la plus déterminante en ce qui concerne la démarche postcoloniale ou féministe sera l'impossibilité pour l'être assujéti de participer activement à l'Histoire en tant que sujet.

Albert Memmi résume parfaitement les conséquences de cet état de fait :

La carence la plus grave subie par le colonisé est d'être placé *hors du temps et de l'histoire et hors de la cité*. La colonisation lui supprime toute part libre dans la guerre comme dans la paix, toute décision qui contribue au destin du monde et du sien, toute responsabilité historique et sociale. [...]

Le colonisé, lui, ne se sent ni responsable ni coupable, ni sceptique, il est hors de jeu. En aucune manière il n'est plus le sujet de l'histoire; bien entendu il en subit le poids, souvent plus cruellement que les autres, mais toujours comme objet. Il a fini par perdre l'habitude de toute participation active à l'histoire et ne la réclame même plus⁴⁴.

En outre, l'historiographie ayant toujours utilisé comme matériau premier les sources écrites, qui font partie intégrante de la culture savante d'une population, il n'est pas étonnant de constater que les sujets de l'Histoire sont issus des groupes dominants de la société. Les peuples dont la tradition orale est prééminente se voient confinés à l'oubli, alors que leur entrée dans les manuels historiques coïncident le plus souvent avec le moment où les civilisations colonisatrices envahissent leur territoire. Pensons à l'Amérique, qui pour plusieurs et pendant très longtemps, n'a commencé à exister que lorsque Colomb en a foulé le sol.

⁴⁴ Albert Memmi, *op. cit.*, p. 92-93.

Partant, cette conjoncture dont les femmes et les colonisés sont victimes se combinera, à l'époque actuelle, à un mouvement de relativisme qui n'est certainement pas étranger à l'incrédulité postmoderne émaillant les sociétés de nos jours. Preuve en est que François Hartog, dans son ouvrage intitulé *Régimes d'historicité*, expose les grandes tendances historiographiques qui ont animé les civilisations depuis l'Ancien Régime jusqu'à aujourd'hui. Il en arrive à la conclusion que la société contemporaine est la proie d'une crise des philosophies de l'histoire, alors que la notion même de progrès est remise en cause. Si le futur était une préoccupation centrale au milieu du vingtième siècle, avec l'avènement de l'ère du doute, la situation a été quelque peu altérée : « l'avenir se mettait à céder du terrain au présent, qui allait prendre de plus en plus de place, jusqu'à sembler depuis peu l'occuper tout entière. On entraît alors dans un temps de prévalence du point de vue du présent : celui du présentisme, justement⁴⁵. » Tout se passe donc comme si le passé et le futur devenaient des espaces temporels nécessaires afin de valoriser l'immédiat. Le culte du passé, surtout, acquiert une fonction capitale, dans la mesure où sa célébration contribue à la définition d'une identité présente :

Dans cette nouvelle configuration le patrimoine se trouve lié au territoire et à la mémoire, qui opèrent l'un et l'autre comme vecteurs de l'identité : le maître mot des années 1980. Mais il s'agit moins d'une identité évidente et sûre d'elle-même, que d'une identité s'avouant inquiète, risquant de s'effacer ou déjà largement oubliée, oblitérée, réprimée : d'une identité à la recherche d'elle-même, à exhumer, à bricoler, voire à inventer⁴⁶.

De fait, les individus ou communautés pour qui la quête identitaire est problématique feront l'éloge de leur passé afin de mieux comprendre leur réalité actuelle confuse. Tout en décriant le subjectivisme qui prévaut au sein de l'histoire universelle, ils s'attachent à

⁴⁵ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 121.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 164-165.

reconstruire cette identité aliénée en revisitant le discours unitaire dominant. Pour tout dire, la crise historiographique contemporaine déclenche, notamment, un retour critique sur le passé, qui est à comprendre dans un mouvement plus large de reconquête identitaire et de présentisme. Il va de soi que cette stratégie protestataire se voudra favorable en regard de la démarche d'individuation des colonisés et des femmes.

Ainsi les mouvements postcolonial et féministe vont-ils entreprendre la déconstruction du métarécit⁴⁷ historique, en remettant en question la seule et unique vérité qu'il prétend enseigner. Comme le soutient Marie Vautier, la « *célébration* [sic] du révisionnisme historique est évidente dans plusieurs écrits postcoloniaux⁴⁸ », puisque les femmes et les colonisés vont vouloir créer un passé à leur image, faisant écho à leur identité présente. L'Histoire, pour ces êtres opprimés, devient une source intarissable contribuant à créer un fil entre passé et présent. Il s'agit de se donner « une version de l'Histoire événementielle qui ne correspond pas à celle imposée par les pouvoirs colonisateurs⁴⁹ », de manière à ce que les individus marginalisés puissent plus aisément s'identifier à des symboles forts du passé, des symboles qui répondent à leur personnalité et leur mode de vie. Aussi toute l'entreprise contestataire postcoloniale s'apparente-t-elle à « une opération de réévaluation et de réactualisation de ce qui aurait été injustement dévalué ou artificiellement surestimé⁵⁰ ». L'avènement du postmodernisme allait désacraliser plusieurs types de grands discours philosophiques ou scientifiques, qui se présentaient comme incontestablement vrais. Linda Hutcheon

⁴⁷ Nous empruntons l'expression à Jean-François Lyotard, dans son livre intitulé *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, p. 7.

⁴⁸ Marie Vautier, *op. cit.*, p. 47.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 45.

⁵⁰ Obed Nkuzimana, « Les stratégies postcoloniales et le roman francophone : débat théorie et prospective critique », *op. cit.*, p. 22.

rappelle en ce sens que depuis peu, les perceptions ont changé : « both history and fiction are discourses, [...] both constitute systems of signification by which we make sense of the past⁵¹ ». Il s'ensuit que l'Histoire perçue comme fiction ou texte devient manipulable et interprétable. Le projet des colonisés et des femmes consistera à réécrire ce discours en y déconstruisant la vision unitaire instaurée par les hégémonies.

Force est donc d'admettre que cette « reconstruction d'un passé nié et parfois détruit par la colonisation⁵² » amène l'objet colonisé ou féminin à accéder au statut de sujet, à renaître grâce à la mise en valeur de son histoire personnelle ou collective. Cette réévaluation historique s'opère notamment par la possibilité de donner une parole, une voix subjective aux individus muets des générations passées. En effet, dans la mesure où, à notre époque contemporaine, « l'acte d'énonciation ne se caractérise pas uniquement par la mise en place d'un « je » narratif mais par une pluralité de voix narratives⁵³ », les textes postcoloniaux et féministes rendront manifeste cette multiplicité. Inutile de préciser qu'il s'agit d'une technique subversive visant, une fois de plus, à contester l'unité, l'homogénéité et l'autorité totalitaire des canons européens ou masculins. Nul doute également que cette communication intergénérationnelle contribue à faire progresser les êtres minoritaires dans leur entreprise de reconquête identitaire, tel que le mentionne Mary Jean Green à propos des écrivaines québécoises : « they share the project of giving voice to silenced women of preceding

⁵¹ Linda Hutcheon, *A poetics of postmodernism. History, theory, fiction*, London, Routledge, 1988, p. 89: « L'Histoire et la fiction sont des discours, [...] tout deux constituent des systèmes de signification à l'aide desquels nous comprenons le passé. » C'est nous qui traduisons.

⁵² Jean-Marc Moura, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », *op. cit.*, p. 181.

⁵³ Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 18.

generations whom they see as essential to the construction of a woman's identity that can only be fully understood in its relationship to the past⁵⁴ ». En définitive, si le retour temporel effectué par les sujets postcoloniaux et féminins se veut en lui-même critique de la totalisation des discours dominants, il faut aussi constater que la mise en scène de nombreuses voix, présentes ou passées, donne plus d'ampleur et d'intensité à ce geste politique de dénonciation.

Rappelons enfin que les écrits issus du postcolonialisme et du féminisme mettront en œuvre une foule de procédés textuels visant à contester la linéarité traditionnelle des œuvres littéraires classiques. La narration a-historique, la discontinuité temporelle, l'hybridité des temporalités et de l'histoire, les procédés de rupture et d'hétérogénéité ainsi que la mise en lumière de l'éphémère constituent autant de méthodes subversives fréquemment employées. Tout indique que le rapport des écrivains au temps et à l'Histoire est à l'image de la société postmoderne actuelle, telle qu'elle est décrite dans le passage ci-dessous :

En fait, le changement est devenu la règle des sociétés modernes. Aussi s'inscrivent-elles dans une dynamique marquée par le surgissement de l'inattendu, par le fractionnement des repères temporels, par la remise en question des anciens modèles à venir, bref par l'éclatement des temporalités. Cet éclatement fait en sorte qu'au sein de nos sociétés coexistent, comme jamais auparavant, une multitude de modes d'activités dans le temps, de rythmes et de formes de reconstruction du passé [...] propres aux divers types de groupes, de classes sociales et de classes d'âge et de sexe⁵⁵.

⁵⁴ Mary Jean Green, *op. cit.*, p. 154 : « elles souhaitent donner une voix aux femmes silencieuses issues des générations antérieures, un projet essentiel à la construction d'une identité féminine, laquelle ne peut être pleinement comprise que dans sa relation avec le passé. » C'est nous qui traduisons.

⁵⁵ Daniel Mercure, « Temps et modernité. La construction sociale du futur », *Constructions sociales du temps*, Québec, Les éditions du Septentrion, 1996, p. 38.

La réappropriation identitaire amorcée par les êtres marginalisés passe donc par une reprise de contrôle sur leur propre histoire et sur celle de leur collectivité, dans une plus large « tentative de rétablissement et de multiplication des cordons nourriciers de l'être individuel et collectif⁵⁶. »

1.5.2. La reconquête d'un espace à soi

Outre la temporalité, l'espace constitue un autre « cordon nourricier » à l'aide duquel les sujets minoritaires poursuivent leur quête. Certes, la maîtrise des centres hégémoniques affectait dans un premier temps l'histoire, cependant il importe également de considérer le rapport de pouvoir en ce qui concerne l'envahissement territorial, que ce soit dans la vaste contrée colonisée ou dans l'espace intime de la féminité. La suprématie du centre, dans cette perspective, est reconnaissable de multiples façons. D'une part, à un niveau strictement économique, la périphérie colonisée accuse un retard flagrant dans son développement :

La relation entre centre et périphérie est une relation de dominant à dominé : une littérature dite périphérique se caractérise par une dépendance à l'égard du centre, tout en constituant un « sous-système » moins prestigieux. La distance entre centre et périphérie est aussi temporelle et se manifeste sous les espèces du « retard » : les innovations (formelles ou thématiques) du centre n'atteignent les zones latérales qu'avec un délai qui « signe » la situation dominée de celles-ci⁵⁷.

Une telle situation de subordination entretient l'aliénation à tous les niveaux, c'est-à-dire politique, technologique, culturel, idéologique et linguistique, dans la mesure où il s'agit d'un cercle vicieux. D'autre part, à plus petite échelle, les êtres assujettis peuvent

⁵⁶ Obed Nkunjimana, « Le débat postcolonial et le Québec », *op. cit.*, p. 77.

⁵⁷ Paul Aron, *et alii* (s.l.d), *op. cit.*, p. 83.

également être relégués à un espace contraignant, clos et statique, empêchant toute forme de liberté individuelle. Comme le rappelle Jean-Marc Moura, « [l']espace devient métaphore de l'identité bafouée⁵⁸ »; les sujets postcoloniaux et féminins sont incapables de faire coïncider leur personnalité à leur environnement extérieur. En résumé, envahis par le colonisateur, ils ne peuvent évoluer en toute autonomie, ils sont maintenus à distance des grands enjeux sociaux et sont astreints à une relative immobilité à l'intérieur d'un territoire qui ne répond plus à un indispensable sentiment d'appartenance.

Au demeurant, faut-il souligner l'importance que revêt de façon générale la thématique spatiale dans un écrit issu du genre romanesque. Dans les récits contemporains, tout porte à croire que « les déplacements du personnage autant que l'espace physique qu'il occupe à des moments précis du récit servent justement, dans la trame narrative, de miroir de son évolution intérieure⁵⁹ ». La spatialité, réelle ou imaginée, représentée dans un texte permet donc, le plus souvent, de traduire la psychologie des actants. Par exemple, l'importance accordée aux oppositions structurantes, telles que ici/ailleurs, public/privé, fermeture/ouverture, mobilité/immobilité, ville/campagne, espace rêvé/espace réel ou féminin/masculin, et leur traitement dans le texte se veulent hors de tout doute révélateurs d'une disposition morale particulière. L'espace est un référent identitaire fondamental, étant donné le solide effet d'appartenance qu'il suscite. Ce phénomène est particulièrement visible dans les romans postcoloniaux, puisque, « [sa représentation] devient l'image d'une identité

⁵⁸ Jean-Marc Moura, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », *op. cit.*, p. 181.

⁵⁹ Lucie-Marie Magnan et Christian Morin, *op. cit.*, p. 83.

oubliée, aliénée ⁶⁰». Il semble impératif, tout bien considéré, de scruter la figuration spatiale dans les œuvres.

Ainsi les récits postcoloniaux ou féministes mettront-ils régulièrement en scène des personnages évoluant dans des espaces restreints, ce qui laisse transparaître une impression d'étouffement et de répression, tant psychologique que physique. La reconquête identitaire amorcée par ces êtres assujettis sera donc inséparable d'une volonté de réappropriation spatiale. Le colonisé ou la femme voudra une fois de plus subvertir l'autorité colonisatrice, et plusieurs moyens sont à sa disposition pour parvenir à ses fins. Dans un premier temps, il s'attachera à déconstruire les couples antithétiques mentionnés plus haut et favorisera, ainsi, l'hybridité, ce qui va à l'encontre de l'unitarisme imposé par le centre. C'est ce que confirme Alice A. Jardine, lorsqu'elle affirme que :

[c]e qui sera désormais nécessaire pour tout sujet humain désirant de décrire le monde moderne sera de traverser le miroir, de démanteler le cadre maintenu en place par les « Grandes Dichotomies » et d'opérer une trans-position des frontières et des espaces qui sont maintenant embrouillés dans une confusion figurative⁶¹.

Cette dissolution des oppositions spatiales annihile notamment la distinction ici/ailleurs, expliquant la constante utilisation de thèmes tels que la fuite, l'exil, l'errance et le voyage dans les récits appartenant aux genres étudiés. Comme les « déplacements et les migrations forcent à repenser des notions comme celles d'identité et de subjectivité [...]

⁶⁰ Jean-Marc Moura, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », *op. cit.*, p. 175.

⁶¹ Alice A. Jardine, *Gynésis. Configurations de la femme et de la modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 103.

en créant des espaces de l'entre-deux⁶² », les sujets marginalisés se trouvent rattachés à l'Autre géographique et se voient contraints d'accepter, de comprendre et d'assimiler certains traits de cette altérité afin de mieux connaître leur propre identité. Ainsi que le fait remarquer Simon Harel, « [d]érives, déterritorialisations, exils : autant d'expressions qui laissent entendre l'impossibilité de pouvoir cerner [...] avec précision les contours de l'identité⁶³ ». D'ailleurs, l'entreprise des individus minoritaires, dans une perspective plus large, est justement d'abolir la dichotomie entre centre et périphérie, ce qui n'est possible qu'en favorisant l'hybridité, l'ambivalence et l'entre-deux sous toutes leurs formes. En revendiquant une parole ou un territoire au sein d'un espace périphérique, les sujets postcoloniaux et féminins prouvent, de façon globale, que « [c]hoisir la marge, une position excentrée pour son discours est en fait un acte politique, le choix d'un espace hybride, qui permettra d'abolir les barrières de sexe, race et de langue⁶⁴ ». Autrement dit, ces sujets dénoncent le pouvoir unitaire en refusant la clôture géographique à laquelle ils étaient astreints et en valorisant l'hétérogénéité culturelle par la mise en lumière des différences perceptibles dans d'autres lieux. Cette ouverture sur l'altérité et sur la pluralité se veut à la fois subversion de l'hégémonie centralisatrice et étape déterminante dans la renaissance individuelle convoitée.

On peut observer le rôle particulier de cette dénonciation dans la vie des femmes. Si les colonisés souhaitent abolir toutes les formes de dualismes spatiaux, quels qu'ils soient, pour favoriser l'hybridité, les femmes pour leur part s'attardent plus

⁶² Gaëtan Brulotte, « Espace et sexuation dans la nouvelle québécoise contemporaine », dans Louise Dupré, et alii (s.l.d), *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, p. 133.

⁶³ Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Les Éditions du Préambule, 1989, p. 57.

⁶⁴ Jacqueline Bardolph, *op. cit.*, p. 29.

spécifiquement à l'opposition public/privé, dans la mesure où leur emprisonnement dans la sphère domestique constitue probablement la principale cause de leur aliénation. Incapables de s'échapper du privé, elles se sont résignées, alors qu'elles étaient aptes à « imaginer un pays en mouvement et aux frontières expansives, une Maison ouverte à la diversité et à la solidarité de tous ceux et de toutes celles qui luttent pour la justice⁶⁵ ». Les écrivaines féministes, plus précisément, ont donc voulu déconstruire cette division binaire, afin de mettre un terme au silence et à la passivité auxquels les femmes étaient obligées. Comme le témoigne Rosemary Chapman, « some feminists have reintegrated the domestic space into the public sphere by arguing that it is the location of unwaged labour, and so equally subject to the laws of economic production⁶⁶. » La suppression de cette différenciation public/privé se voulait de fait capitale dans une quête libératrice où les femmes souhaitaient parvenir au statut de sujet au sein d'une société patriarcale.

1.5.3. Reprendre possession de sa langue

Envahissant les colonisés ou les femmes tant territorialement que politiquement, les colonisateurs et les hommes ont également imposé leur culture, leur langue et leur discours véhiculant l'unique vérité. Ainsi, comme la périphérie est confinée au silence ou à la censure, et que sa langue maternelle est perçue comme inférieure et inadéquate en regard de la norme hégémonique, la situation aliénante se renforce. C'est ce que confirme Obed Nkuzimana :

⁶⁵ Patricia Smart, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁶ Rosemary Chapman, *Siting the Quebec Novel. The Representation of Space in Francophone Writing in Quebec*, Bern, Peter Lang, 2000, p. 20: « Des féministes ont assimilé l'espace domestique à la sphère publique, en avançant qu'il est le lieu d'un travail non rémunéré et non reconnu, et que partant, il doit être soumis aux mêmes lois économiques. » C'est nous qui traduisons.

La critique postcoloniale montre bien l'importance de la langue du maître ou du centre comme instrument de pouvoir et de domination en tant que pourvoyeur d'ordre, de vérité, et véhicule exclusif du savoir, les autres parlers de la périphérie étant considérés comme des excroissances inefficaces et marginales⁶⁷.

Cette relation de pouvoir entraîne le plus souvent des situations où coexistent deux ou plusieurs langues, celle du colonisé ou de la femme se situant au niveau inférieur de la hiérarchie, dans la mesure où « [l]anguage becomes the medium through which a hierarchical structure of power is perpetuated⁶⁸ ».

Tout se passe comme si la langue du colonisateur, correspondant à l'usage prescrit, n'était pas assez efficace pour décrire la réalité « différente » des êtres marginalisés. Le processus d'individuation entrepris par ces sujets implique sans aucune équivoque une reprise de possession du langage, qui fait partie intégrante de toute subjectivité. Ainsi les sujets postcoloniaux s'attacheront-ils, tel que précisé dans l'ouvrage *The Empire Writes Back*, à « seizing the language of the centre and re-placing it in a discourse fully adapted to the colonized place⁶⁹. » Ils devront reprendre le contrôle de toutes les dimensions de leur langue maternelle, afin d'explorer toutes ses potentialités. Cette prise de parole, acte politique par excellence, se veut une stratégie postcoloniale visant à anéantir la situation assujettissante. Il s'agit incontestablement d'une démarche d'auto affirmation, attendu que « la revendication la plus urgente d'un groupe [...] est certes la *libération et la restauration de sa langue*⁷⁰. »

⁶⁷ Obed Nkuzimana, « Le débat postcolonial et le Québec », *op. cit.*, p. 82

⁶⁸ Bill Ashcroft, *et alii* (s.l.d), *op. cit.*, p. 7: « Le langage devient le médium à travers lequel se perpétue une structure hiérarchisée de pouvoir. » C'est nous qui traduisons.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 38 : « [...] prendre possession de la langue du colonisateur afin de la réintégrer à un discours pleinement adapté à la réalité coloniale. » C'est nous qui traduisons.

⁷⁰ Albert Memmi, *op. cit.*, p. 104.

L'une des principales façons de contrer le rapport unitaire de domination sera de célébrer la langue périphérique et d'adopter des procédés textuels subversifs :

Les jeux langagiers sont omniprésents : ils illustrent des visions du monde différentes en célébrant un métissage culturel à l'intérieur d'une seule langue. Comparativement aux tensions linguistiques dans les œuvres de *décolonisation*, où l'on contestait la prédominance néfaste d'une langue étrangère, les explorations linguistiques dans une œuvre *postcoloniale* sont perçues comme productives et libératrices, car elles permettent de jouir de la richesse spécifique de la langue maternelle⁷¹.

C'est ainsi que l'utilisation ludique du langage, les procédés déconstructifs et innovateurs, la polyphonie, la mise en place d'une parole subjective, les effets d'hétérogénéité et de rupture, tels que procuré par l'intertextualité, la co-présence de plusieurs langues ainsi que l'éclatement des frontières génériques, sont autant de techniques utilisées dans les écrits postcoloniaux. De même, notons la thématisation importante du langage, alors que les champs lexicaux relatifs à l'écriture, la lecture, l'art, l'oralité et les légendes sont fréquemment sollicités.

D'ailleurs, l'écriture des femmes ira loin dans cette direction contestataire, puisque pour elles, la seule façon de rendre efficace leurs propos a toujours été l'usage du langage public masculin. La libération escomptée impliquait nécessairement un affranchissement des structures linguistiques imposées par la culture dominante. En visant une « déconstruction de l'édifice paternel du langage et de l'ordre symbolique⁷² », il s'agira pour l'écrivaine féministe, « consciente de sa situation d'exil, de faire passer dans ses textes le plus de « féminin » possible, de subvertir du même coup les codes

⁷¹ Marie Vautier, *op. cit.*, p. 49.

⁷² Patricia Smart, *op. cit.*, p. 250.

idéologiques en vigueur et d'inscrire dans le discours monologique ce que précisément il refoule⁷³. » Au Québec, cette démarche émancipatrice prendra beaucoup d'ampleur, notamment avec des écrivaines telles que France Théoret et Nicole Brossard, cette dernière se rendant aux limites de l'écriture asémantique et agrammaticale afin d'extérioriser sa dénégaration. L'écriture des femmes se façonnera alors en une véritable aventure littéraire :

Aventure qui prend soit la voie de la déconstruction d'un certain ordre du discours, ordre authentifié par la grammaire et ses lois, soit la voie d'une transgression/dérivation qui en appelle à la subversion pour inventer une autre parole, parole frontalière plus que contre-discours, parole des marges, de la contrebande, des chuchotements et des interdits. Une troisième voie enfin est aussi esquissée qui consiste à rechercher un en-deçà de la parole, une *langue d'avant la langue*, pulsionnelle et inédite.⁷⁴

Bref, les sujets infériorisés, colonisés ou femmes, chercheront à passer du statut d'objet (du discours) au statut de sujet (écrivain), en créant ou en restaurant une langue qui leur est propre, apte à rendre compte de leur individualité.

De toutes ces considérations, il ressort que la démarche postcoloniale affecte plusieurs éléments significatifs. Si nous avons insisté, au départ, sur l'importance de prendre en compte l'aspect contextuel de chaque entreprise contestataire, c'est que cette perspective critique est vaste et riche. Il est donc primordial de bien cerner la finalité inhérente à chaque quête libératrice, dans la mesure où l'oppression est vécue différemment d'un individu à l'autre. Le rapport de pouvoir s'observant en vertu des thématiques temporelles, spatiales et langagières constitue par ailleurs le fondement de

⁷³ Gabrielle Frémont, « Casse-Texte », *Études littéraires*, vol. 12, n° 3, déc. 1979, p. 317.

⁷⁴ Lise Gauvin, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, p. 77.

la problématique. Reste à circonscrire, pour chacun des matériaux d'analyse, le traitement particulier de ces thèmes, alors que les personnages mis en scène tentent de reconquérir leur identité.

CHAPITRE 2

LA MAISON TRESTLER OU LE 8^e JOUR D'AMÉRIQUE : HISTOIRES ET IDENTITÉS

*Je ne cherche pas mon identité, je cherche à faire
bouger l'appris le corrigé le renié le désappris le perdu
retrouvé ressassé qui fuit s'engage se retourne une
poursuite un passage une passade. Je, langue, mère.*

France Théoret, *Une voix pour Odile*

La feuille de route de Madeleine Ouellette-Michalska est impressionnante, dans la mesure où cette femme originaire du Bas-Saint-Laurent a apporté de multiples contributions au monde des lettres. Ayant étudié la littérature, elle est romancière, poète, essayiste, journaliste, critique et enseignante, autant de professions qui lui permettent à la fois de « suggérer une autre façon de lire le monde » ainsi que d'assouvir sa passion du livre, « des écrivains et de la matière littéraire¹ ». Ouellette-Michalska, stimulée depuis toujours par le savoir en général, a cependant eu une véritable révélation tandis qu'elle poursuivait ses études supérieures à l'université. Selon elle, « ce qu'enseignaient la philosophie, la psychanalyse, l'histoire littéraire, la linguistique, ne [...] semblaient pas toujours cohérent par rapport au réel². » Cette découverte est alors devenue une préoccupation centrale, incitant l'écrivaine à mener ses recherches avec un esprit critique considérablement aiguisé.

¹ Janet Paterson, « L'écriture du désir. Entretien avec Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et Images*, vol. 23, n° 1 (67), automne 1997, p. 14.

² *Ibid.*, p. 14.

2.1. Une écrivaine féministe

C'est ainsi que les deux essais intitulés *L'échappée des discours de l'œil* (1981) et *L'amour de la carte postale* (1987) témoignent clairement de la conscience féministe et politique de l'auteure, puisqu'elle y dresse un portrait de la condition subordonnée de la femme et de la population québécoises. Au dire de l'artiste, l'écriture essayistique, à la fois rationnelle et pulsionnelle, permet d'apprendre ce que l'on ignore. De fait, à la suite de la rédaction de ces deux textes, elle affirmera être affectée désormais par toutes les formes de hiérarchisation sexuelle et sociale; et cette lucidité deviendra un leitmotiv au sein de son œuvre littéraire. Mentionnons, parmi la liste de ses ouvrages, ceux qui ont connu le plus de succès, hormis le roman à l'étude: *La tentation de dire* (journal, 1986); *Le plat de lentilles* (roman, 1987); *La fête du désir* (roman, 1990) et *L'été de l'île de Grâce* (roman, 1993). Ouellette-Michalska a d'ailleurs obtenu plusieurs distinctions importantes, dont le Prix du Gouverneur général du Canada pour *L'échappée des discours de l'œil* en 1982 et le Prix Molson de l'Académie des lettres du Québec pour *La maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique* en 1984. En 1993, elle a également été lauréate du Prix France-Québec pour son roman *L'été de l'île de Grâce*, et du Prix Arthur-Buies pour l'ensemble de son oeuvre. Il semble donc que cette écrivaine s'avère une artiste occupant avec brio la scène québécoise en ce qui concerne les questions traitant de la culture féminine. Ses travaux, tant critiques que littéraires, constituent assurément des ouvrages significatifs pour quiconque s'intéresse à cette thématique.

2.2. *La maison Trestler* ou la résistance postcoloniale et féminine

La maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique paraît en 1987. Le contexte de production de l'ouvrage demeure significatif, étant donné que la décennie 1980 marque

une période de troubles identitaires au Québec. On se souvient en effet que la victoire du «non» au référendum a agi comme une véritable bombe, puisque dès lors la nation n'était plus reconnue comme le principal déterminant d'une identité distincte. Désorientés par cet échec, les Québécois ont dû se tourner vers d'autres référents identitaires. L'appartenance au sexe, entendu ici comme une catégorie permettant la distinction homme/femme, par exemple, sera fortement marquée. Ouellette-Michalska, dans une entrevue, a également constaté cet éclatement des valeurs politiques de la collectivité québécoise, conduisant à une réapparition du sujet :

Au moment où il y a une détérioration du politique, on assiste à un retour aux valeurs de l'intimité soit pour faire un meilleur équilibre, soit par mesure compensatoire. [...]

Dans cette phase de désenchantement des années quatre-vingt où l'on voit les limites des systèmes technocratiques et informatiques, il y a une nécessité de dire ce que les machines ne peuvent plus dire. Il y a un retour apparent du sujet³.

De sorte, les habitants du Québec poursuivront leur quête amorcée avec la Révolution tranquille, mais se détourneront quelque peu du facteur politique, bien que ce dernier soit encore présent. Le processus d'individuation devient une démarche davantage personnelle, dont les intérêts diffèrent selon les référents pris en considération par l'individu.

En ce sens, il y a tout lieu de croire que *La maison Trestler*⁴ participe à ce projet identitaire, parce qu'il problématise non seulement la quête de sujets féminins, mais

³ Claudine Bertrand et Josée Bonneville (s.l.d.), *La passion au féminin*, Montréal, XYZ, 1994, p. 43.

⁴ Madeleine Ouellette-Michalska, *La maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 299 p. Dorénavant, toutes les références à cette œuvre seront entre parenthèses, dans le corps du texte, avec la mention MT.

également celle d'une Québécoise pour qui la nation est primordiale. Résumons brièvement le propos de ce roman. La narratrice, une journaliste-écrivaine, s'éprend de la maison Trestler, un monument historique construit à la fin du 18^{ème} siècle au Québec. Elle entreprend la rédaction d'un roman, où elle souhaite mettre au premier plan l'histoire de Catherine Trestler, la fille du riche immigrant allemand s'étant installé dans l'imposant bâtiment. La narration alterne par conséquent entre l'évocation de batailles historiques, alors qu'est relaté le passé colonial du Québec, et la mise en scène de la vie de Catherine, une jeune femme rebelle qui conteste l'autorité de son père, Johan-Joseph Trestler. Se mêlent à ce récit des fragments autobiographiques, dans la mesure où la narratrice, elle-même en quête de son identité, se confond avec le personnage de Catherine en s'identifiant à elle. Passé et présent s'enchevêtrent donc constamment, sans que la ligne de partage ne soit parfaitement définie. Tout en critiquant divers éléments de l'actualité, fortement marquée par la condition périphérique du Québec et la perception que s'en font d'autres nations, la narratrice souhaite par ailleurs déconstruire le métarécit historique, duquel les femmes ainsi que les Québécois ont été tenus à l'écart. Tel que le soutient à ce sujet Mariana C. Ionescu, « [p]ar son statut privilégié de journaliste-écrivaine, la narratrice jette un pont entre les deux thématiques majeures du roman, le féminisme et le nationalisme. L'acte de l'écriture y devient révélation fragmentaire de l'origine, du non-dit personnel et collectif⁵. » Autrement dit, les discours féministe et nationaliste, ou pour mieux dire postcolonialiste, s'allient dans le texte afin d'engendrer une double dénonciation des autorités impérialistes et masculines, sans compter que cette intransigeance s'échelonne sur une longue période de l'Histoire.

⁵ Mariana C. Ionescu, « Le non-dit dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans Thérèse Michel-Mansour, *Le non-dit dans la littérature*, Toronto, Université de Toronto, 1991, p. 3.

À cet égard, jetons un rapide coup d'œil, d'une part, sur la dimension féministe du roman. Bien que notre analyse s'appuie sur des thématiques précises, il importe de voir comment, dès le début de la diégèse, la narratrice exprime la façon dont elle conçoit la place des femmes au sein de l'idéologie patriarcale:

Madeleine et Catherine Trestler me ressemblent. Elles sont les enfants du retrait. Les enfants du silence. Elles sont des filles sans larmes, sans cris, à qui l'on offrit la distance des bouches, le grain des surfaces. À deux cents ans d'intervalle, nous partageons la même sagesse suspecte. La même méfiance envers tout ce qui barre l'accès au bonheur, la même aptitude à camoufler l'accumulation d'entailles dans une langue et des chairs contraintes aux apparences. (MT, p. 42-43)

L'appartenance au groupe des femmes est ici nettement perceptible, alors que la narratrice s'identifie aux deux filles Trestler en s'attardant à l'oppression qu'elles ont subie. Le projet d'écriture de la journaliste semble de ce fait prendre naissance de cette promiscuité et de cette solidarité féminine qui traversent les époques.

D'autre part, la critique qu'adresse le roman à cette exclusion des femmes s'accompagne d'une opposition à la subordination du Québec face aux hégémonies colonialistes. Si la narratrice doit parcourir les manuels historiques afin de construire son « roman Trestler », elle s'interroge du même élan quand à la soumission de la Belle Province. La France, en premier lieu, est vivement critiquée par la journaliste, qui considère l'abandon de la colonie aux mains des Anglais comme la cause d'un traumatisme véritable dans la psyché des Québécois :

Ma colère de trois cents ans se réveille. Ça ne se passera pas comme ça. Je les tiens responsables d'avoir fondé une colonie. Ouvrir un pays, c'est comme accoucher, on ne peut fermer les yeux ensuite et dire merci, c'est terminé. [...] Nous sommes des bâtards du Nouveau Monde en transit entre deux continents. [...]
Trois siècles d'absence, et nous épelons le mot qué-bé-cois à tout venant, comme si les vertus de la répétition pouvaient nous conférer l'existence. (MT, p. 67)

Cet épisode de l'histoire du Québec révolte visiblement la narratrice, puisque ses compatriotes, plus de trois cents ans plus tard, ressentent encore une certaine infériorité, tant aux niveaux linguistique que politique, vis-à-vis de la France, la mère-patrie. Cette problématique identitaire concerne également les États-Unis, puissance néo-impérialiste envahissant la province francophone de ses valeurs économiques et socioculturelles. Coincés entre leur appartenance géographique nord-américaine et leurs origines européennes, les Québécois subissent toutefois l'américanisation à l'exemple du reste de la planète : « Mais à Montréal, comme à Paris, Rome ou Amsterdam, la clientèle se précipitait chez McDonald [...]. Le fast food était devenu la métaphore de l'Occident, et le Québec, le fragile interstice séparant le rêve européen du rêve américain. » (MT, p. 265) Immobilisés dans un interstice, donc, les Québécois se retrouvent dans un non-lieu où l'identité se définit par la négative, le manque, la carence. À la lumière de ces considérations préliminaires, la contestation féministe se conjugue à la revendication nationaliste, puisque femmes et Québécois se rejoignent dans un même sentiment d'infériorité perpétué par l'Histoire aliénante qui réfute leur rôle, voire leur identité propre. Force est ainsi de reconnaître que, dans le roman à l'étude, la narratrice mène ces deux combats simultanément, de par son fort sentiment d'appartenance aux femmes et à la nation du Québec.

2.3. La quête des *je* féminin et québécois

De fait, une lecture consciencieuse du roman permet de constater la complexité des rapports agoniques mis en cause. Voyons de façon plus détaillée comment s'articule la relation identitaire entre les individus marginalisés, les femmes et les Québécois, et les centres despotiques, représentés dans la diégèse soit par les hommes ou par les capitales dominantes, telles que le France, l'Angleterre, les États-Unis et le Canada anglais. De prime abord, il importe de mentionner que la préséance est accordée aux personnages féminins du roman, particulièrement à la narratrice et à Catherine Trestler, héroïne du récit enchâssé que nous appellerons désormais le « roman Trestler », rédigé par la narratrice. Cette dernière, journaliste anonyme s'exprimant au *je*, affiche rapidement son indétermination identitaire, puisque son nom importe moins que le sexe féminin auquel elle s'identifie : « Je m'appelle Rachel, Madeleine, Solange ou Anne-Marie, peu importe, tous ces prénoms résonnent de la même manière à vos oreilles. » (MT, p. 25)⁶

Pour cette raison, la narratrice-écrivaine s'intéressera plutôt à l'histoire des autres femmes, qui lui ressemblent par-delà les époques, afin de les réunir dans leur quête commune de la liberté, de l'accès à la subjectivité. La journaliste sentira le besoin de redonner aux femmes cette parole qui leur permettrait d'exprimer leurs vécus, leurs douleurs et leurs joies, témoignant que « [d]es milliers de femmes [la] traversent et [lui] racontent leurs naissances, leurs deuils, leurs enfants, leurs courses sous le soleil, leurs montée de lait et de sang. » (MT, p. 102)

⁶ Lucie Guillemette, dans son étude publiée dans la revue *Voix et Images* en 1997, s'est attardée sur la question des «je» féminins dans le roman de Ouellette-Michalska. Elle démontre que la mémoire féminine instaurée par la narratrice-journaliste relativise les fondements du temps chronologique patriarcal dans le but de transmettre un savoir. La contraction de l'espace-temps engendrée par le processus de création laisse advenir une histoire au féminin, empreinte d'imaginaire. Les constats analytiques présentés dans cette analyse coïncident avec notre interprétation de l'œuvre, particulièrement en regard de la thématique temporelle qui fait l'objet d'une partie du présent chapitre.

C'est donc grâce à cette sensation de proximité que la narratrice entreprend le récit plus spécifique de Catherine Trestler, à qui elle s'identifie jusqu'à confondre ses souvenirs et ses perceptions à ceux du personnage féminin ayant vécu au début du 19^{ème} siècle. On le voit bien, d'ailleurs, lorsque la journaliste fait correspondre ses sensations et ses mouvements à ceux de la jeune fille : « j'ajustais mes pas aux siens [Catherine], sentant battre mon poulx au rythme du sol martelé par ses chaussures. » (MT, p. 50) De même, son enfance austère et monotone s'amalgame à celle de la demoiselle, également recluse dans une maison close : « La vieille maison grise se superpose de plus en plus souvent à la maison Trestler. À la fin, je ne sais plus qui parle, qui a parlé. Je ne sais plus qui raconte ses rêves et ses peurs. » (MT, p. 93) Ne sachant manifestement plus trop qui elle est, la narratrice décide d'inventer une Catherine Trestler indocile, espérant trouver en cette vie passée quelques réponses existentielles susceptibles de l'aider à comprendre sa réalité présente confuse.

Pourquoi ai-je moi-même souhaité percer le mystère de Catherine Trestler [...] ? Un roman de trois cents pages m'apprendra peut-être que nous sommes les visages d'une seule et même personne. Un être sans âge qui endosse, dans sa traversée de l'espace et du temps, un ensemble de vies et de morts lui apportant la plénitude d'existence qu'une seule vie et une seule mort ne sauraient satisfaire. (MT, p. 108-109)

Parallèlement à cette conception cumulative du temps, la narratrice avoue toutefois que la création de la rebelle jeune femme est survenue « au moment où [elle] en avai[t] eu besoin pour traverser le cycle de renaissance qui [l]'appelait. » (MT, p. 274) Ayant « tracé pour elle [Catherine] les chemins d'indépendance, de passion et de ténacité qui [lui] avaient parfois manqué » (MT, p. 274), l'écrivaine a tenté de fusionner leurs

démarches émancipatrices dans une vision uniforme de la résistance féminine. Il ressort que cette jonction, traversant l'espace et le temps, permet d'englober par extension toutes les femmes dans une parole unique contestataire, acte politique qui permettra ultimement d'octroyer une voix subjective aux victimes muettes du passé et du présent. À l'évidence, au-delà du projet littéraire, l'écriture du « roman Trestler » se veut une entreprise identitaire, alors que la narratrice souhaite, « en y intégrant le quotidien, le personnel, le corporel et le subjectif, reconstituer une histoire plurielle, une histoire qui fasse place à la différence, à l'Autre que la tradition patriarcale a toujours tenté d'occulter⁷. »

Si l'apprentie écrivaine se reconnaît dans les multiples existences féminines, particulièrement en celle de Catherine, il faut aussi admettre qu'elle se sent inextricablement liée aux Québécois, individus colonisés comparés à « *des personnages en quête d'auteur*. » (MT, p. 31) La reconquête identitaire envisagée dans la perspective féministe évoquée précédemment se combine en effet à un discours postcolonialiste ironique, au sein duquel la narratrice rend compte de l'aliénation québécoise en face des autorités colonisatrices. La narration se situe en 1979, au moment où le premier ministre français, Raymond Barre, rend visite à « ces inconnus de même souche qu'il connaît comme une légende nonchalamment apprise. » (MT, p. 20) Sarcastique, la journaliste se plaît à imaginer les pensées du dignitaire, fortement éprouvé par ce passage en sol québécois, mais ne laissant rien paraître de ses mauvaises impressions. L'accumulation des remarques désobligeantes par la narratrice rend manifeste son appartenance à la

⁷ Laure Neuville, « Écrire pour « vivre le temps à l'envers » : Madeleine Ouellette-Michalska et Francine Noël », dans Gabrielle Pascal [dir.], *Le roman québécois au féminin : (1980-1995)*, Montréal, Triptyque, 1995, p. 38.

Belle Province, alors qu'elle souhaite mettre au jour l'apparente infériorité de ses compatriotes vis-à-vis des centres despotiques. Comme nous le verrons ultérieurement, la France constitue certes une autorité exerçant une forte emprise sur le Québec; mais la journaliste traite également des États-Unis, du Canada anglais et de l'Angleterre, trois hégémonies envahissant la mémoire et le quotidien du peuple subordonné. Preuve en est que le phénomène d'américanisation est ardemment dénoncé, la province francophone étant « [l]'étalage de la répétition et de la bâtardisation. Mêmes façades californiennes, mêmes portiques, mêmes living-rooms, mêmes lits king size, mêmes T. V. dinners. » (MT, p. 62) Selon le même raisonnement, la narratrice s'en prend aux Canadiens anglophones, qui forment un peuple distinct et méprisant : « Deux peuples restent unis par cela même qui les divise, la peur des Américains. Mais au-delà du péril yankee, les Anglais méprisent les Canadiens français qu'ils traitent de rêveurs, de paresseux, de Don Quichotte [...]. » (MT, p. 174) Aussi la journaliste ridiculise-t-elle la monarchie anglaise, à laquelle se rattachent inlassablement les Québécois : « My God, sauvez la monarchie, Scotland Yard, la reine, sa cour et ses chevaux. My Queen, que l'on adore en Sa majesté et suprématie à jamais consignées dans leurs mémoires oublieuses, régnerez éternellement. » (MT, p. 241) Le ton caustique employé par la journaliste laisse hors de tout doute transparaître son exaspération par rapport à cette ambivalence identitaire caractérisant ses concitoyens. Lucide, la jeune femme souhaiterait que le Québec ne soit plus ce « rêve qui ne finit jamais. » (MT, p. 68) C'est de la même manière qu'Yvan Lamonde résume cette confusion particulièrement assujettissante :

L'une des ambivalences que les Québécois identifient le mieux est celle, sur la longue durée, de leurs multiples héritages. Sont-ils des Français, des Britanniques, des Américains, se demandent-ils? Par leur situation coloniale depuis le 16^{ème} siècle, les Québécois ont vu leur identité successivement identifiée au coq gaulois, au lion britannique et à l'aigle étatsunien. Compte tenu de la richesse de ces héritages façonnés par trois grands pays, il est un peu attendu que la synthèse de ces influences constitue un défi et confère quelque ambivalence à la représentation de soi des Québécois⁸.

Tout ce qui précède nous amène à conclure que la journaliste-écrivaine n'est pas indifférente à la subordination dont est victime la population du Québec. Son entreprise littéraire se transformera alors en la quête plus vaste d'une identité féminine et québécoise, une identité qui ne serait plus marquée par l'absence ou l'immanence, mais bien par une pleine maîtrise de soi, une prise en charge de son propre destin, en accord avec ses valeurs et ses désirs.

2.4. Le rapport au pouvoir

Une telle prise de conscience de l'assujettissement n'est qu'un premier pas dans la démarche de libération convoitée. Soit, l'identification et l'assimilation de la narratrice aux victimes marginalisées sont nécessaires, néanmoins il importe pour elle d'exposer le fonctionnement des différentes relations de pouvoir afin d'être en mesure de concrétiser une résistance féministe et postcoloniale efficiente. Penchons-nous en premier lieu sur le rapport hiérarchique perceptible entre les hommes et les femmes du roman, plus spécifiquement entre Catherine Trestler et son père, J. J. Trestler. Il est indéniable que la narratrice représente le lien entre ce père et sa fille comme étant tyrannique. Dès le début du récit, l'autorité intransigeante de ce riche commerçant allemand est mise en lumière :

⁸ Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 229.

« J.J. Trestler parle. Personne ne l'interrompt. » (MT, p. 38) Chez lui, il est le seul dirigeant et tous lui doivent respect et obéissance. Il « dicte les gestes qui s'accomplissent à cette table, commande les événements qui se déroulent dans cette maison [...], exige le retrait des filles » (MT, p. 39). Plus encore, une « demoiselle Trestler doit raser les murs sans encombrer le passage de celui qui fait trembler la terre. Elle doit disparaître de sa pupille, ne pas encombrer son horizon. » (MT, p. 55) À cette supériorité absolue s'additionne l'interdiction de parler, de demander et d'agir, cantonnant les êtres soumis à un silence et à une passivité perpétuels. À l'intérieur des murs de J.J. Trestler, les femmes sont contraintes à un état quasi léthargique, évincées de la soif de savoir et des passions indispensables à une possible accession à l'autonomie et à la conscience éclairée⁹. Sous la plume de la narratrice, Catherine avoue que « la lecture est interdite à la maison Trestler, que les seuls livres permis sont les manuels de grammaire, d'histoire et les livres de prières. » (MT, p. 99-100) Aussi, la jeune femme, parlant d'elle et de sa sœur Madeleine, dénonce cette mainmise en ces mots : « Madame, à la maison Trestler les touches du piano, comme l'or des coffres et l'argent, restent sous clef. Nos réserves sont intactes. Nos vertus et nos talents sont cachés. Depuis toujours, nos désirs et nos besoins nous sont dictés par les clans Curtius et Trestler. » (MT, p. 101) Bref, les filles Trestler, dont Catherine, sont manifestement victimes de l'autorité patriarcale dictatoriale du père Trestler, qui ne fait jamais « passer l'amour avant le devoir et la raison. » (MT, p. 179)

⁹ Lucie Guillemette aborde également le rapport d'autorité entre J.J Trestler et Catherine : « La jeune fille remet donc en question l'autorité du père et un mode d'apprentissage fondé exclusivement sur le conditionnement. Aussi attribue-t-elle à l'homme, si péremptoire soit-il, une fonction de non-savoir. » Lucie Guillemette, « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin : la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *Voix et images*, 1997, vol. 23, n° 1, p. 62.

Qui plus est, cette sujétion se perpétuera dans l'histoire, puisque la trace de l'absence sera encore visible près de deux cents ans plus tard. En effet, en consultant des manuels historiques afin de reconstituer l'époque où se trame son « roman Trestler », la journaliste constate le peu de place accordée aux filles du commerçant : « Sur cette notice biographique, leur vie tient en quatre lignes. Deux pour la naissance, deux pour la mort. » (MT, p. 43) C'est que la supériorité masculine exigeait une certaine torpeur, dont Madeleine, notamment, sera incapable de se départir : « Elle restera toute sa vie une femme soumise, une femme sans emportements et sans excès. » (MT, p. 230) Avec une telle obédience, il n'est pas étonnant que les milliers d'existences féminines négligées par l'Histoire soient qualifiées de futilités. En somme, il faut retenir que la relation hiérarchique assujettissante entre l'homme et la femme se fonde sur trois aspects : l'imposition du silence, l'enfermement dans la sphère domestique et, d'un point de vue diachronique, la lacune historique.

On retrouve sensiblement le même modèle d'assujettissement lorsque l'on aborde le rapport du Québec face aux diverses puissances impérialistes. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, cette province est dépeinte comme étant une périphérie largement dépendante, aux niveaux politique, économique et culturel, des centres. Sans nul doute, la journaliste-narratrice s'identifie au peuple québécois et veut évoquer de façon sarcastique la relation de vassalité dans laquelle il se trouve. De la même manière que les filles Trestler, ainsi que l'ensemble des femmes de toutes générations, les habitants du Québec sont enlisés dans une inertie qui maintient leur inféodation. Désintéressés de la chose politique, inaptes à percevoir leur statut de colonisés, ils ignorent la rébellion et sollicitent une reconnaissance là où on souhaite plutôt les affaiblir. On le voit bien

lorsque la narratrice décrit les Québécois, à l'égard de la France, comme un « peuple tendre d'oreille, capable de frémir à toute évocation de francitude » (MT, p. 21), cherchant « les mamelles de la mère-patrie » (MT, p. 21). Cette admiration « liée à l'instinct de survie » (MT, p. 24) irrite la journaliste, consciente que ses compatriotes ont été « floués par l'histoire. Ici [au Québec], il n'y avait pas de généalogie, mais des générations. Pas de territoire, mais des terres. Pas de pays, mais des paysages, des saisons [...]. » (MT, p. 32) À cette langueur s'ajoute la situation géographique des Québécois, voisins des Américains, astreints au culte du matérialisme qui les caractérise. Pour le reste de la planète, et surtout pour les Français, les habitants de la Belle Province représentent des « parvenus nantis de ressources matérielles, équipés de grosses voitures, de vêtements perma press et de technologie américaine. » (MT, p. 114) Ni français ni américains, donc, ils sont constamment en quête de leur identité propre. Province canadienne, le Québec est également ridiculisé par les anglophones du pays, qui qualifient sa langue comme une « musique barbare, dialecte tiers-mondiste, borborygmes de mangeurs de soupe aux pois. » (MT, p. 245) La narratrice s'en prend par ailleurs à l'adoration superficielle de ses concitoyens pour la reine d'Angleterre, adoration qui se prolonge de décennie en décennie, sans que l'on connaisse véritablement son fondement. S'adressant de façon fictive à la souveraine, elle essaie de comprendre pourquoi les Québécois rêvent « à vos amours, aux chapeaux de feutre à large bord, affectionnés par madame votre mère, auxquels paraissait tenir une part du prestige royal » (MT, p. 242). À n'en pas douter, la journaliste déplore ces relations de pouvoir et cette pluralité d'appartenances, puisqu'elles font en sorte que le peuple du Québec considère sa propre langue comme indigne de ses origines, son territoire comme trop vaste et dénudé, son histoire comme celle d'une colonie abandonnée et méprisée.

Clairvoyante, la narratrice est pleinement consciente de cette aliénation féminine et québécoise. Bien qu'il soit quelque peu idéaliste de penser pouvoir un jour corriger la situation, la jeune femme entreprend la rédaction d'un roman qui se veut une dénonciation. L'écriture devient donc un acte contestataire visant à redonner aux êtres marginalisés leur part d'autonomie oppositionnelle, et cette autonomie s'obtient par la réappropriation temporelle, linguistique et spatiale. Autrement dit, il s'agit d'offrir aux femmes et aux colonisés les référents identitaires qui leur permettront de s'affranchir et d'accéder au statut de sujets.

2.4.1 « Une double temporalité¹⁰ »

Le rapport qu'entretient l'œuvre à l'égard du temps est sans aucun doute l'élément le plus significatif à considérer. La quête individuelle mise en branle par l'écrivaine est inséparable d'une reconstruction historique « qui privilégie une perception féminine des faits et des événements¹¹. » Cette thématique temporelle prééminente traverse tout le récit, et s'amalgame aux perspectives langagières et spatiales pour engendrer la résistance. Thématisée au sein de la diégèse, l'Histoire apparaît comme étant foncièrement subjective pour la narratrice, qui s'est aperçu de ce phénomène encore toute jeune : « Dans un cahier à lignes bleues, j'avais noté d'une écriture maladroite, et pour mon seul plaisir, quelques anomalies de l'histoire, grande Histoire apprise sans but ». (MT, p. 18) La narratrice découvre tôt l'aspect fictif de ce

¹⁰ Diane Alméras, « Avènement d'une romancière », *Relations*, n° 503, septembre 1984, p. 235.

¹¹ Lucie Guillemette, « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans Irène Oore et Betty Bednarski (s.l.d.), *Le récit québécois depuis 1980*, Halifax, Dalhousie French Studies, 1992, p. 66.

métarécit, qui est, comme tout autre acte de langage, un produit écrit soumis à l'imaginaire : « Il faut avant tout rendre la fiction cohérente, faire en sorte que l'histoire inventée se superpose à l'histoire vécue. Chroniqueurs et historiens ne procèdent pas autrement, et on les croit sur parole. » (MT, p. 155) Sans équivoque, la journaliste insiste sur ce caractère d'invention, désirant plus que jamais anéantir l'unitarisme propre aux discours autoritaires qui entretiennent l'aliénation des individus asservis :

J'avais eu raison de lire comme des romans ces récits d'exploits et de batailles auxquels les historiens, qui m'en avaient livré les épisodes, n'avaient jamais assisté. Et auraient-ils été présents sur les lieux du désastre que mes doutes eussent encore été fondés, le parti pris du sens commun, de la politique, l'aveuglement des sens suffisant à orienter le jugement. L'Histoire avec un grand H, c'était d'abord un genre littéraire doté de style, de règles, de procédés d'écriture. (MT, p. 239)

Cette réflexion se concrétisera d'abord au sein du constat selon lequel la place des femmes est « tenue pour nulle » (MT, p. 174) à l'intérieur des livres historiques. La narratrice est consciente que l'accumulation de dates ne correspond qu'à la version masculine des événements. La vie des femmes, leur intimité, s'avère plutôt l'« envers de l'histoire officielle ». (MT, p. 110) L'existence féminine est reléguée aux oubliettes, puisqu'elle est immanente à celle des hommes, qui passe à la postérité. Ces derniers accumulent en effet « les titres, les propriétés, les relations utiles. [...] Cela exige le retrait des filles, femmes qui vivront ailleurs, porteront un autre nom, formeront une autre famille. » (MT, p. 39) Non seulement les manuels omettent-ils totalement la contribution des femmes, mais cette lacune fixe et entretient la règle patriarcale voulant qu'elles s'abstiennent de toute participation active. C'est ainsi que la journaliste dépeint, dans son « roman Trestler », ce repli de la femme devant la primauté des grands récits historiques. L'épouse de J. J. Trestler, notamment, rend manifeste cette retraite, car

« l'histoire du pays la préoccupe moins que la gestion de sa table et la tenue de sa maison. » (MT, p. 137) Bref, réduites au silence et à la passivité, les femmes ne peuvent se poser comme des sujets pensants et actifs au sein de la sphère publique, là où s'instituent les grands enjeux sociaux. Leur rôle est réduit à celui d'une ménagère, confinée à l'espace domestique, priée de se distancer des conversations politiques qui sont strictement réservées au sexe supérieur.

Il en va de même pour la condition des Québécois envers les récits de l'Histoire dite universelle. Une fois de plus, la narratrice a remarqué depuis longtemps, parmi les dates et les lieux énumérés, « une absence » (MT, p. 11) notoire de sa patrie dans les livres. Le cas échéant, le portrait du Québec est peu reluisant, ce qui prouve sans contredit que l'interprétation de l'énonciateur altère la neutralité d'un texte :

Les histoires coloniales sont si encombrées d'intendants, d'officiers, de gouverneurs, qu'elles déroutent la mémoire et confondent l'imagination. De ces récitatifs monotones [...], j'ai retenu qu'il y avait là-bas des rois, des châteaux, des empereurs, de grands destins. Ici, des hommes de paille qui se battaient pour des moulins à vent. (MT, p. 15)

Ainsi représentés, les Québécois en sont venus à se plier à cette image aliénante, ne réclamant aucun droit de parole. Les colonisés demeurent hors du temps et finissent par se conformer à l'adage, tristement célèbre, de Lord Durham, qui affirmait que les habitants de cette contrée formaient « un peuple sans histoire ». Ce manque affecte grandement la narratrice, qui déplore l'inaction de ses compatriotes résignés à se soumettre à la bonne volonté des puissances impériales. Sa contestation prendra la forme du « roman Trestler », un récit où la réécriture de l'histoire est prédominante.

La journaliste décide donc d'utiliser la même logique que les historiens pour concevoir son récit : elle écrira des histoires selon une interprétation subjective. Comme elle a « toujours construit des romans sur les lambeaux de papier peint couvrant les vieilles armoires et les murs effrités » (MT, p. 17), l'écrivaine procède de la même façon pour le roman mis en abyme confiant à ses sens et à ses impressions le soin de guider son imagination créative. Elle n'a d'ailleurs aucune difficulté à employer cette méthode, puisque pour elle, il « suffit d'un bruit, d'un mot, d'une odeur, pour faire basculer la mémoire d'un quart de siècle. » (MT, p. 71) La narratrice revisitera les histoires de Catherine Trestler et des Québécois, choisissant par le fait même de leur attribuer un rôle significatif dans leur destinée. Préférant « la passion du rêve au déterminisme des archives » (MT, p. 192), elle essaie de retrouver le fait humain dans chaque événement raconté froidement par les manuels consacrés et légitimés. Comme l'atteste à ce sujet Ouellette-Michalska : « la mémoire la plus fidèle, la plus tenace, celle qui ne ment jamais, est corporelle. Collectivement et individuellement, pour créer des points de repère, nous mettons des dates sur les événements, les souvenirs. Or c'est déjà tout inscrit dans la chair¹². » De fait, la journaliste s'appliquera à suggérer une Catherine audacieuse et volubile, ainsi qu'un peuple résistant aux menaces ennemies. Retournant dans le passé pour le réinterpréter, la narratrice illustre comment « la fusion du temps vécu et du temps rêvé » (MT, p. 299) peut engendrer un récit cohérent et crédible, au même titre que l'Histoire officielle. Le projet romanesque prend ainsi la forme d'une contestation : « la narratrice perçoit l'Histoire en fonction d'un discours qui est conforme non seulement à une subjectivité mais à une idéologie et à un contexte social

¹² André Vanasse, « Une signature sur le drap : « *La maison Trestler* » de Madeleine Ouellette-Michalska », *Lettres québécoises*, n° 35, automne 1984, p. 22.

qui consciemment ou inconsciemment gomme certains aspects de la réalité¹³. » Il s'agit donc pour elle de reconsidérer cette Histoire selon sa propre idéologie, c'est-à-dire de mettre au jour ces « aspects » négligés par la société masculine et colonisatrice. Aussi, signalons que l'enchevêtrement des différents espaces temporels et la rupture de la linéarité constituent en soi des processus formels de subversion utilisés par la narratrice pour déconstruire le discours linéaire traditionnel. Bref, la thématique de la temporalité est l'élément central grâce auquel il est possible de cerner la véritable identité des protagonistes. Cette composante textuelle englobe tout le projet réfractaire de la journaliste, qui souhaite, par le biais du révisionnisme historiographique, valoriser une individualité féminine et québécoise bafouée par les autorités¹⁴.

2.4.2. « *Je sors du monde du silence*¹⁵ »

Comme nous l'avons signalé précédemment, la langue du colonisateur constitue en elle-même un outil de domination, puisqu'elle fixe la hiérarchie instaurée en créant une situation de diglossie. En effet, femmes et colonisés ne peuvent s'exprimer librement sans que cette prise de parole ne soit jugée péjorativement. Cette censure imposée est nettement identifiable dans le roman à l'étude, alors que chaque jour, Catherine Trestler « ravale ses mots, langues de feu » (MT, p. 38), à l'instar de la mère de la narratrice, qui « restait à l'écart de ces conversations » (MT, p. 204) masculines

¹³ Janet Paterson, « Le procès de l'Histoire : *La maison Trestler* », *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 63.

¹⁴ La majorité des analyses du roman à l'étude se penchent sur la question de l'Histoire. Notons toutefois deux d'entre elles qui en font leur objet principal : Janet Paterson, « Le procès de l'Histoire : *La maison Trestler* », *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 11-24 et Lucie Guillemette, « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin : la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *Voix et images*, 1997, 23 (67), p. 52-64.

¹⁵ Marthe Blackburn, « Le retour de l'âge », *La nef des sorcières*, Ottawa, Les écrivains coopérative d'édition, 1976, p. 21.

auxquelles elle ne pouvait participer. Depuis toujours, les femmes doivent se confiner à un silence asservissant, compte tenu de leur statut d'objet dépouillant tous leurs propos éventuels d'une quelconque légitimité. Au fond, rien n'importe plus que de se plier à cette règle immuable et irrévocable: « [d]iscuter de guerre et de politique appartient aux hommes. Aux femmes, il suffit de régner à la cuisine. » (MT, p. 142) Le respect de cette loi patriarcale non écrite évite aux femmes la confrontation avec le pouvoir, et maintient l'équilibre, ou pour mieux dire le déséquilibre, entre la supériorité de l'homme et la subordination de la femme.

Si les femmes n'ont guère de prise sur les mots, cet état d'infériorisation linguistique se manifeste également dans le rapport entre les Québécois et les centres despotiques. « Derniers héritiers d'une langue morte » (MT, p. 32), les habitants du Québec doivent constamment lutter pour faire valoir la recevabilité et la valeur de leur « dialecte » (MT, p. 245). Ils sont facilement impressionnés par l'accent français, hautement estimé et reconnu pour la culture noble qu'il représente. Ainsi que nous le disions plus haut, le Québec, qui a « six heures de retard sur Paris » (MT, p. 22), cherche en la France une reconnaissance; or cette sujétion implique par le fait même un clivage des langues. La tournure québécoise est statuée non conforme au modèle standard européen, puisqu'elle est empreinte d'expressions illustrant, selon les Français, que la terre québécoise, « et toute la langue qui en découle, est figée dans l'étau de la congélation. » (MT, p. 28) Rappelons aussi le continent anglophone sur lequel la Belle Province tente de se fortifier. Entourés par le Canada anglais et les États-Unis, les Québécois doivent redoubler d'ardeur pour défendre la francophonie. L'ignorance, voire l'arrogance de la mère-patrie en regard de la langue québécoise, n'aide pas leur cause et

consolide la domination linguistique à laquelle ils sont liés. Preuve en est que le premier ministre français, en visite au Québec dans le roman, perçoit cette terre comme un « pays à double langue et à double face, [...] un monstre bicéphale dont la tête se dissocie au-delà de l'apparente unification du corps. » (MT, p. 22) Force est alors de constater que la supériorité des puissances colonisatrices, qu'elles soient représentées par les hommes ou par les états dominants, passe par une tutelle langagière requérant ou bien l'assimilation des colonisés ou bien leur silence.

Femme et Québécoise, la narratrice se sent elle-même concernée par l'imposition de cette censure. C'est ici que la contestation féministe et postcoloniale s'organise. Désirant en quelque sorte venger les victimes muettes de l'histoire, elle amorce la rédaction d'un roman où ces dernières pourront enfin faire entendre leurs voix, et ainsi confronter ouvertement l'autorité. L'énonciatrice considère ni plus ni moins que l'écriture est le « plus puissant obstacle à l'aveuglement » (MT, p. 14), de sorte qu'elle souhaite clarifier l'histoire de Catherine Trestler, celle du Québec et la sienne, tout aussi confuse que les deux premières. D'une part, « violant le silence » (MT, p. 53), la narratrice veut « retracer les mots de celle qui ne parlera jamais » (MT, p. 58), c'est-à-dire de Catherine Trestler, qu'elle perçoit comme insubordonnée. Si les manuels historiques évacuent totalement l'existence de cette jeune femme, l'écrivaine lui donne une parole protestataire dans son roman. De fait, alors que J.J. Trestler impose le mutisme sous son toit, Catherine, elle, « osera parler » (MT, p. 142) au *je*, enfreignant le code infligé par son père tyrannique. Cette prise de parole, nous le verrons plus loin, engendrera d'autres actions subversives qui mèneront au succès de l'entreprise de libération convoitée. Comme nous l'avons déjà signalé, la journaliste-écrivaine constate

la part subjective des récits d'Histoire, qui font valoir, selon les auteurs impliqués, différentes versions d'un même événement. « Signé par des Québécois, le récit [de la guerre de 1812] louait le Québec et de Salaberry. Écrit par des Canadiens anglais, il célébrait les prouesses anglo-saxonnes. » (MT, p. 268) C'est pourquoi la narratrice insère, dans son roman, des segments intégraux tirés des manuels consacrés traitant de ce conflit, pour ensuite « ajouter une réplique, corriger un détail » (MT, p. 132), afin de donner à l'histoire l'orientation voulue. En allouant de la sorte une parole aux Québécois, en narrant l'aventure militaire selon leur point de vue, elle leur donne l'occasion d'exposer leur propre interprétation des faits :

[La journaliste] insiste sur la résistance des Canadiens français aux invasions américaines de 1775 et 1812 plutôt que sur l'histoire de l'oppression qui suit la Conquête par les Anglais. Comme c'est le cas de Catherine, la narratrice préfère raconter une histoire de résistance plutôt que de se concentrer sur une oppression¹⁶.

C'est en prenant la plume finalement que la journaliste se permet de mettre son individualité au premier plan. S'exprimant à la première personne, elle se donne une voix en tant que femme; puisque, selon ses dires, c'est d'abord pour elle qu'elle rédige ce récit (MT, p. 249). Bref, la contestation s'exprime par cette reconquête linguistique des femmes et des colonisés : Catherine Trestler prendra la parole devant son père, une partie de l'histoire des Québécois sera reconsidérée et la narratrice exprimera ses états d'âmes par écrit.

¹⁶ Mary Jean Green, « L'itinéraire d'une écriture au féminin : une lecture féministe de Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et Images*, 1997, vol. 23, n° 1, p. 98.

Mais tout n'est pas dit. Si la dénonciation passe par les actions concrètes des différents protagonistes, elle est également perceptible dans les procédés formels mis en œuvre. Outre la thématisation de l'acte d'écriture, alors que se multiplient les références au geste scriptural de la narratrice, le roman rend compte d'une construction non linéaire et hétérogène. Intertextualité, polyphonie narrative, parodie et ironie sont autant de techniques de rupture utilisées pour briser le code textuel traditionnel. Tel que le rappelle Janet Paterson, en regard du pouvoir unique et « par le biais de nombreux procédés, [le roman] ne cesse de subvertir les fondements de cette autorité : en dédoublant les instances d'énonciation [...] le texte renonce à la terreur du discours unitaire où une seule voix [...] se fait entendre¹⁷ ». En définitive, en s'énonçant au *je* et en déconstruisant les structures linguistiques imposées par la culture dominante, la femme ou le Québécois représenté dans le récit accède au statut de sujet et abolit la relation la ou le chosifiant.

2.4.3. *S'appropriier son territoire*

Ainsi les reconquêtes historique et linguistique sont-elles des étapes du processus de quête identitaire. Mais cette démarche émancipatrice ne saurait être complète sans une réappropriation de l'espace, qu'il soit collectif ou individuel. Si les actants de *La maison Trestler* sont soumis au mutisme, ils sont également captifs d'un territoire clos ou dévalorisé. Dans un premier temps, il faut avouer que cette claustration est surtout perceptible en regard des personnages féminins, notamment Madeleine et Catherine Trestler. Dès le début de la diégèse, la maison ayant appartenu au riche commerçant

¹⁷ Janet Paterson, « Le procès de l'Histoire : *La maison Trestler* », *op. cit.*, p. 66.

apparaît comme une « habitation colossale et sombre » (MT, p. 13) aux yeux de la narratrice, alors qu'elle se « heurte à son austérité » (MT, p. 17) et à « la pesanteur du bâtiment » (MT, p. 45). Dans le roman qu'elle rédige, l'écrivaine fera de cette maison un symbole d'emprisonnement, en partie responsable de l'aliénation des demoiselles Trestler. Non seulement sont-elles obligées au silence, mais elles se voient aussi barricadées dans les murs hostiles de leur maison grise. Pour la docile Madeleine, « la vie s'arrête à la maison Trestler, un lieu sûr auquel elle s'agrippe » (MT, p. 231). Sa sœur Catherine est beaucoup plus lucide, et se montre consciente de leur situation de captivité. De son point de vue, « les murs sombres, la puissance austère [...], le silence lourd [et] la fenêtre étroite » (MT, p. 288) de la maison sont autant de descriptions permettant de la comparer à une forteresse infranchissable. Comment, dans ces conditions, un individu peut-il s'épanouir et s'ouvrir au monde environnant? Est-il possible d'accéder pleinement à la subjectivité lorsqu'un autoritarisme absolu impose des limites au regard?

À cette réclusion des filles Trestler décrite par la journaliste-écrivaine s'associe une dévalorisation de l'espace québécois. La narratrice tente de percevoir les impressions du ministre Barre, tandis que sa visite au Québec a lieu pendant l'hiver, pour ensuite les désapprouver. L'homme politique ne verbalise jamais ces remarques malintentionnées, mais l'énonciatrice croit, de toute façon, que la dépréciation de la terre québécoise est généralisée. « À l'écart du monde » (MT, p. 12), le Québec est vu comme un pays de « froid et de blancheur » (MT, p. 20). L'« immensité du vide » (MT, p. 23) enlève toute crédibilité aux habitants de ce territoire, qui ne cessent de vanter ses splendeurs. « Carte postale d'un jour d'hiver en Amérique » (Mt, p. 20) : voilà bien ce

que l'on aime dire du Québec, patrie glaciale et archaïque que l'on aime visiter seulement, pour l'exotisme. « Cette terre maudite » (MT, p. 34) a d'ailleurs toujours laissé les Français indifférents, puisque « au-delà de la Méditerranée, le monde leur échappait. » (MT, p. 35) Ici, la seule mise en discours de ces jugements préconçus constitue en elle-même une contestation. L'attitude incisive de la journaliste, qui exagère quelque peu les propos imaginés, prouve sa contrariété face à cette situation dégradante, et souhaite par le fait même montrer sa conscientisation et son désir de changement.

Parallèlement à cette protestation postcoloniale, la narratrice se plaît à imaginer son héroïne apte à se libérer de la maison Trestler, qui s'avère l'un des principaux symboles d'aliénation. En effet, elle fera en sorte que Catherine abandonne la demeure familiale afin d'évoluer en toute liberté avec son amoureux. Dès son plus jeune âge, la demoiselle souhaite « être dehors » (MT, p. 58), alors que ses parents envisagent toujours « la fermeture comme solution » (MT, p. 72). Déjà, elle sait que « l'évasion est [sa] planche de salut » (MT, p. 90) et, sitôt qu'elle s'en sentira capable, envisage de « quitter cette maison » (MT, p. 176). Ce départ sera ni plus ni moins ressenti comme une véritable libération pour la jeune femme, qui s'exprime en ces mots: « Enfermée entre quatre murs depuis l'enfance, me déplaçant rarement et toujours en compagnie de mes parents, je ne savais pas que l'air libre pût être aussi enivrant. » (MT, p. 183) De même, une fois délivrée du foyer paternel, Catherine reprendra possession de son espace personnel en tombant enceinte. Découvrant les rapports intimes avec son amoureux, elle abolit « les frontières du corps » (MT, p. 178) et peut enfin reconquérir sa féminité - son âme, sa raison, sa passion - longtemps bafouée par le contrôle patriarcal :

Bien qu'elle aime un homme avec lequel elle aura des enfants, le récit ne réduit pas pour autant la jeune fille à un stéréotype masculin, celui de l'épouse et la mère insensible au monde extérieur à son foyer. Foncièrement curieuse et inspirée par un univers toujours en mouvement, la protagoniste inventée par la romancière s'engage corps et esprit dans l'aventure de la connaissance¹⁸.

La journaliste improvisée écrivaine élabore et consolide la résistance postcoloniale et féministe en permettant aux individus ou groupes marginalisés de bénéficier d'un espace ouvert et valorisé, montrant que « [l]es oppositions habituelles entre corps et esprit, [...] dedans et dehors n'ont plus cours¹⁹ ». La dérision à l'égard des idées préétablies quant à la terre québécoise ainsi que la fugue spatiale de la jeune héroïne sont deux manifestations de cette réfutation. Maintenant aptes à parler et à agir, les femmes et les Québécois du roman sont en pleine maîtrise de leur individualité et peuvent se poser comme sujets au sein de la société.

À la lumière de ces considérations, nous pouvons conclure que le roman à l'étude correspond à une œuvre féministe et postcoloniale. Si, d'une part, le contexte de production de ce roman coïncide avec l'époque d'indétermination identitaire québécoise de la décennie 1980, il faut d'autre part prendre en considération les nombreuses thématiques internes, qui contribuent à représenter des personnages dont la démarche est significative pour notre propos. Le révisionnisme historiographique mis en relief dans cet ouvrage constitue en quelque sorte le support sur lequel repose toute la quête des actants. C'est en plongeant dans un passé nié par le discours historique que la narratrice entreprend de faire revivre ses protagonistes. Tout en déconstruisant l'Histoire,

¹⁸ Lucie Guillemette, « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin : la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *op. cit.*, p. 63.

¹⁹ Lori Saint-Martin, « Le corps et la fiction à réinventer : métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, 7, n° 2, 1994, p. 125.

l'écrivaine façonne une jeune femme qui se raconte et qui agit pour contester le pouvoir en place, représenté par son père, J.J. Trestler. Aussi la journaliste représente-t-elle les Québécois comme un peuple qui résiste, plutôt que comme une patrie qui souffre. En redonnant aux êtres marginalisés un certain pouvoir contestataire, l'écrivaine leur permet de se réapproprier des référents identitaires nécessaires à leur accession au statut de sujet. Enrichis d'une critique acerbe des différentes situations aliénantes pour les femmes et les Québécois, les propos de la narratrice visent à leur restituer une parole, un espace et une histoire, sans lesquels tout individu est condamné à se déshumaniser devant les forces en puissance. Indiscutablement, *La maison Trestler* symbolise bien la quête libératrice féministe et postcoloniale, dont l'objectif est de rompre la relation hiérarchique entre centre et périphérie.

CHAPITRE 3

PETITES VIOLENCES

OU LA QUÊTE DE SOI DANS LE NOUVEAU MONDE

Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre.

Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*

3.1. Madeleine Monette : auteure nord-américaine

Après avoir enseigné la littérature au Québec, Madeleine Monette s'exile à New York vers la fin des années 1970. Inspirée par le dépaysement, elle y écrit son premier roman. Débute alors une série de succès littéraires, alors que l'auteure se voit récompensée à maintes reprises pour ses œuvres. Malgré ces distinctions, Monette demeure une auteure peu étudiée par les chercheurs universitaires, ce qui étonne Ginette Adamson, considérant que les textes monettiens sont riches et complexes, tant sur les plans thématique que sémiologique :

L'œuvre fictive de Monette peut être considérée comme une des plus aptes à illustrer, de façon tout à fait compréhensible, l'approche textuelle que nous a léguée Roland Barthes, ainsi que celle, plus traditionnelle, qui relève de la thématique. L'auteure sait concilier les deux aspects dans une symphonie qui conduit au plaisir de la lecture. Ses livres nous entraînent dans des dédales où le texte parle de son fonctionnement interne, tandis que les personnages nous font pénétrer dans un monde foisonnant dont se dégagent, avec délicatesse ou avec violence, des considérations d'ordre sociologique, psychologique, sexuel ou artistique, qui ont la particularité de nous entraîner dans la plus profonde intimité¹.

¹ Ginette Adamson, « Avant-propos », dans Janine Ricouart (s.l.d.), *Relectures de Madeleine Monette*, Birmingham, Summa publications, 1999, p. x-xi.

Ainsi le choix de *Petites violences* nous apparaît-il tout indiqué pour illustrer la théorie féministe et postcoloniale, au sein de laquelle s'articulent des thèmes précis. Publié en 1982, ce deuxième roman rend compte d'un cadre spatio-temporel propice à la rencontre du soi et de l'autre, en plus de camper des protagonistes impliqués dans une dynamique hiérarchique conforme au schéma de domination qui nous préoccupe.

Outre les nombreuses publications dans les revues spécialisées et les ouvrages collectifs, plusieurs textes de cette auteure francophone sont lus à la radio. Active dans son milieu, elle présente régulièrement des conférences et des lectures publiques et participe à des festivals de littérature, des salons du livre et des rencontres d'écrivains au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis, dans les Antilles et en France. Madeleine Monette a publié quatre romans : *Le double suspect* (1980), *Petites violences* (1982), *Amandes et melon* (1991) et *La femme furieuse* (1997). Elle a obtenu le Prix Robert-Cliche, décerné par le Salon international du livre de Québec, pour son roman *Le double suspect*; son troisième roman, *Amandes et melon*, a été sélectionné pour le Prix Molson de l'Académie des lettres québécoises et le Prix des libraires Edgar-Lespérance; elle a décroché la toute première bourse d'écriture Gabrielle-Roy en 1994; son quatrième roman, *La femme furieuse*, a été retenu en sélection finale pour le Grand Prix des lectrices de *Elle Québec*, le Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, le Prix France-Québec Philippe-Rossillon en France et le Prix Marguerite Yourcenar aux États-Unis. À n'en pas douter, Madeleine Monette s'avère une écrivaine reconnue, dont les œuvres sont susceptibles d'intéresser autant le lecteur passionné que les chercheurs issus du domaine littéraire.

3.2. *Petites violences* : symptôme d'une époque incertaine

La publication du roman à l'étude survient à un moment significatif de l'histoire du Québec. C'est de fait en 1982, alors que Madeleine Monette réside depuis peu à New York, que cette dernière fait paraître *Petites violences*. À l'instar de *La maison Trestler*, ce roman dont l'intrigue se situe en 1981 témoigne de l'indétermination identitaire qui sévit dans la belle Province à cette époque, compte tenu de l'échec référendaire survenu un an plus tôt. Cet événement politique a assurément ébranlé l'homogénéité du peuple francophone, alors contraint de se détourner du projet nationaliste pour chercher d'autres ancrages qui lui permettraient de se forger une identité propre. Si l'héroïne du roman de Ouellette-Michalska se tourne notamment vers le référent sexuel (identité féminine / identité masculine), celle de Monette a davantage besoin de s'exiler en terre américaine pour confronter son individualité à l'Autre, pour s'ouvrir à une altérité qui puisse ébranler la conception uniforme et traditionnelle de l'identité québécoise. En ce sens, tout comme la manifestation d'une solidarité féminine dans *La maison Trestler*, cet éloignement spatial et culturel s'avère représentatif de la quête menée par les Québécois dans la décennie 1980 :

Mais depuis une dizaine d'années, on remarque une recrudescence des départs vers le Sud, plus précisément vers les États-Unis. En effet, on dénombre plusieurs œuvres où les personnages sont présentés « fuyant » vers le Sud. Car, il faut bien le dire, dans la plupart des cas la migration vers le Sud est associée au thème de la fuite, lequel se confond souvent avec le thème de la quête d'identité².

Fait intéressant à constater, Madeleine Monette a elle-même décidé de s'installer aux États-Unis peu de temps avant la parution de *Petites violences*. Avait-elle besoin de

² Monique Lafortune, *Le roman québécois. Reflet d'une société*, Laval, Mondia, 1985, p. 228.

vivre cette expérience de distanciation pour être en mesure de concrétiser la démarche émancipatrice de son héroïne? Quelle que soit sa motivation personnelle, l'auteure réussit à tracer dans son roman une entreprise de libération qui implique un sujet féminin et québécois, cherchant ardemment à retrouver son individualité spécifique. Il ne fait nul doute, si l'on s'en remet à ces considérations préliminaires, que le texte de Monette convient à l'étude envisagée dans le présent mémoire.

À cet égard, il est utile d'approfondir le propos du roman³, ce qui permettra ensuite de mieux analyser ses corrélations thématiques et formelles avec les mouvements postcolonial et féministe. Le texte s'ouvre alors que Martine, héroïne québécoise s'exprimant à la première personne, fuit son amoureux montréalais à bord d'un train, en direction de New York. Sans avoir eu le temps de réfléchir à sa vie et à ses aspirations, la jeune femme se rend chez des amis français installés dans la métropole américaine. Éloignée d'un contexte conjugal où elle se sentait opprimée, Martine est rapidement confrontée à l'altérité – sexuelle, géographique, linguistique – perceptible dans une ville hétérogène et multiculturelle. La protagoniste reconsidère à ce moment sa relation avec Claude, son ancien amoureux à la personnalité dominante, et tente de retrouver et de redéfinir sa singularité. De fait, à partir d'un raisonnement individuel et intime, l'énonciatrice accroît sa prise de conscience en s'interrogeant sur la situation de la femme, et sur celle des minorités en général, dans un contexte nord-américain de violence, de domination et d'exploitation. C'est d'ailleurs ce que soutient Karen Gould dans ce passage éclairant, tiré de son analyse du roman:

³ Madeleine Monette, *Petites violences*, Montréal, Éditions Quinze, 1982, 232 p. Dorénavant, toutes les références à cette œuvre seront données dans le corps du texte, entre parenthèses, avec la mention PV.

Faisant voyager sa narratrice-protagoniste à New York pour déclencher son histoire de fuite psychologique et émotive, Monette se sert d'un double déplacement géographique et culturel afin de souligner des tensions thématiques importantes et récurrentes : l'évasion et l'exploration, *l'extra-territorialité* et l'altérité, l'affirmation et la destruction de soi. En raison de cette perspective extraterritoriale, l'auteure élargit à la fois sa perspective sur la postmodernité urbaine et sa critique féministe. [...] La vision de l'américanité articulée dans *Petites violences* soulève de façon originale des questions de genre (*gender*), de culture minoritaire et de postmodernité⁴.

N'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur la dimension féministe et postcoloniale de cette oeuvre, dans la mesure où on y problématise la trajectoire d'un sujet féminin qui se sent réprimé à la fois au plan collectif et individuel, d'autant que ce sujet souhaite réévaluer la condition de ses pairs, féminins et québécois, dans une conjoncture où prévaut l'américanisation dans toute sa démesure?

Néanmoins, avant d'aller plus loin, il importe de mentionner que la thèse sous-jacente à l'oeuvre de Monette se veut beaucoup moins explicite que dans le roman étudié précédemment. Tandis que Ouellette-Michalska ne négligeait aucun élément pour que le lecteur perçoive distinctement le propos nationaliste et féministe, Monette se montre beaucoup plus discrète. Il ressort de cette distinction que *La maison Trestler* apparaît quasi comme une oeuvre théorique, puisque tout se passe comme si l'auteure empirique avait dissipé l'aspect créatif dans une parole didactique sans équivoque. Certains critiques lui ont d'ailleurs reproché ce « cri nationaliste, il faut le dire, [qui] devient parfois discordant [...] [et qui] empiète sur le roman⁵ ». En revanche, Madeleine

⁴ Karen Gould, « La tentation de l'Amérique : l'intime et le social dans *Petites Violences* », dans Janine Ricouart (s.l.d.), *Relectures de Madeleine Monette*, Birmingham, Summa publications, 1999, p. 88-89.

⁵ André Vanasse, « Une signature sur le drap : « *La maison Trestler* » de Madeleine Ouellette-Michalska », *Lettres québécoises*, n° 35, automne 1984, p. 20.

Monette s'éloigne du propos moralisateur, et dissémine les éléments thématiques dans une fiction accessible, parce que l'auteure « ne valorise nullement la théorie dans son écriture⁶ ». Il n'en demeure pas moins que sous des apparences anodines s'articule dans son œuvre une quête identitaire, différente soit, mais tout aussi pertinente que celle considérée au chapitre précédent.

Aux termes de ce qui précède, il faut comprendre que la perspective féministe et postcoloniale s'affiche de façon subtile dans ce texte. Ainsi l'héroïne ne milite-t-elle pas en faveur des opprimés de ce monde, pas plus qu'elle n'écrit un roman contestataire et revendicateur. Toutefois, à l'évidence, l'intrigue en elle-même révèle une thématisation significative de l'oppression. Si, d'une part, Martine ne se sent « pas très différente des autres femmes » (PV, p. 81) de par sa vulnérabilité, elle est également sensible à la situation des groupes minoritaires jugés marginaux par rapport aux conventions établies. Se reconnaissant elle-même comme appartenant à une communauté féminine assujettie, elle constate que les rapports hiérarchiques s'observent dans plus d'une sphère de la société. Les groupes féministes et homosexuels, entre autres, la font réfléchir: « Les fantaisie de ceux-là n'avaient rien à voir avec les revendications des premiers, et pourtant on pouvait déceler dans les deux cas un même besoin de se rallier, de se regrouper pour affirmer que la déviance était aussi la norme. » (PV, p. 150) Comme l'indique le titre du roman, l'énonciatrice est plongée au cœur de New York pour constater à quel point le monde est parsemé de « petites violences », de relations de domination et d'exclusion qui rendent la vie plus amère pour certains groupes de gens. S'apercevant qu'elle n'est pas la seule femme enlisée dans une situation où existent des

⁶ Karen Gould, *op. cit.*, p. 93.

dominants et des dominés, Martine intègre à sa réflexion toute la communauté féminine et, par extension, tous les individus mis à l'écart; elle veut « surtout parler des agressions de routine et des violences détournées, de celles que l'on commet par amour et conjugalité. » (PV, p. 230) Bref, la contestation de la protagoniste, bien qu'elle soit moins fracassante que celle de la narratrice-journaliste considérée au chapitre précédent, consistera à verbaliser une prise de conscience à l'égard de l'infériorisation dont sont victimes plusieurs personnes, à commencer par elle-même.

3.3 Quand je rencontre l'Autre

Force est d'admettre que la différence majeure entre *La maison Trestler* et *Petites violences* réside dans le processus de quête identitaire amorcé par les héroïnes. Certes, toutes deux entreprennent une réflexion sur les relations binaires entre le centre et les périphéries. Cependant, la démarche de Martine se traduira plus spécifiquement par un contact avec l'altérité. Si la journaliste-écrivaine souhaitait résister au pouvoir en exhibant une image forte et homogène des femmes et des Québécois, la Montréalaise tente plutôt de déstabiliser les autorités en baignant dans un milieu hétéroclite et hybride. On peut convenir, toutefois, que la fugue vers les États-Unis apparaît d'abord comme banale pour Martine et, dès son arrivée à New York, elle n'avait « plus aucune certitude quant au plaisir [qu'elle allait] y trouver. » (PV, p. 31) D'ailleurs, l'héroïne n'est pas tout à fait en mesure de comprendre les motivations derrière cette escapade. À preuve, elle fait ces aveux : « Je n'ai jamais été une championne de l'introspection, n'ai jamais eu comme d'autres le courage de passer ma vie au tamis » (PV, p. 113). Cette révélation illustre que, lorsqu'elle met le pied à Manhattan, l'énonciatrice ignore le véritable motif de son voyage. Mais elle apprendra au fil des jours que cet exil était nécessaire pour

déconstruire la relation hégémonique dans laquelle elle était engoncée. En dépit d'un passé inféodé à l'autorité et aux conventions, dès les premières pages du roman, il est évident que Martine semble amorcer un mouvement de quête, errant en sol américain au gré de sa fantaisie, mais ne sachant pas nécessairement quel est l'objet de sa recherche.

Graduellement sont dévoilés des bribes du passé de l'héroïne, alors qu'elle ne cesse de songer à sa vie à Montréal. C'est ainsi que Martine en viendra à percevoir le rôle prépondérant qu'acquiert son évasion dans le cours de son existence. D'abord, elle renoue avec la ville de New York, qu'elle affectionne beaucoup et qui lui donne un sentiment de bien-être unique :

Chaque séjour dans cette ville m'avait fait redécouvrir le pouvoir à la fois dévastateur et vivifiant des rêves à petite ou grande échelle, et si je n'y étais jamais venue qu'en touriste, je n'en avais pas moins eu envie chaque fois de renoncer à tout ce qui me rassurait pour céder à mes désirs les plus extravagants. Cette envie, à elle seule, valait bien des satisfactions, et il n'était même pas nécessaire de la contenter pour se sentir revivre. (PV, p. 32)

En planifiant son voyage, elle était consciente de la nécessité « qu'un événement [...] vienne modifier le cours de [s]a vie » (PV, p. 32), toutefois elle ne savait pas pourquoi. Que fuyait-elle donc? Qu'y avait-il à New York de si attrayant? Il sera possible de répondre à ces questions au fur et à mesure que Martine lèvera le voile sur des aspects de sa vie que, jusque-là, elle voulait ignorer. Elle prend progressivement conscience de la soumission perpétuelle à laquelle elle était astreinte depuis son plus jeune âge. La fugue aux États-Unis et la confrontation avec la pluralité new-yorkaise deviennent ainsi salutaires pour elle. « En tant que Québécoise, Martine cherche ses racines dans ce vaste

continent [...] ⁷», dans la mesure où elle souhaite annihiler la femme subjuguée qu'elle était à Montréal pour devenir une autre personne, une femme libre de parler, d'agir et de penser dans un monde cosmopolite où les différences sont acceptées. La simple escapade de la protagoniste se transforme en une véritable quête identitaire, une quête de soi dans cet univers contemporain dominé par le culte de la violence et de la consommation.

Manifestement, ce processus d'individuation coïncide avec la démarche postcoloniale et féministe, telle que nous la décrivons au premier chapitre. En effet, les sujets aspirent à ébranler la totalisation des instances au pouvoir en mettant au jour une nouvelle identité hybride, une identité façonnée par l'Autre. « L'identitaire présent dans l'œuvre de Monette, cette identité en mouvement, implique donc un travail de transformation du soi et d'assimilation de l'autre, de construction et de déconstruction, que l'autre soit individu, milieu ou culture⁸. » Martine comprend rapidement l'efficacité de cet amalgame, et entreprend de se fondre dans la ville de New York pour s'allier à l'altérité postmoderne qui y foisonne :

J'ai besoin d'être secouée, bousculée, assommée par les bruits de la rue, besoin de n'être qu'une figurante parmi tant d'autres, de voir les piétons disparaître dans les taxis, les foules se précipiter en vrac dans les bouches de métro, les cyclistes se faufiler entre les voitures avec un sifflet entre les dents, besoin d'entendre les *pushers* vanter leurs produits à haute voix comme s'ils n'avaient rien d'autre à vous offrir que des billets de tombola, besoin surtout de marcher sans avoir l'impression d'être suivie [...]. (PV, p. 68)

⁷ Aurélien Boivin, « *Petites violences* : chronique des réalités quotidiennes », *Québec français*, no 128, hiver 2003, p. 94.

⁸ Lucie Lequin, « La traversée de l'ambiguïté dans l'image (im) mobile », dans Janine Ricouart (s.l.d.), *Relectures de Madeleine Monette*, Birmingham, Summa, 1999, p. 185.

Cette dissimulation dans la mégapole criarde et étourdissante permet sans contredit à l'héroïne d'échapper à l'emprise unitaire de son ancien amant, incapable pour sa part de s'approprier cette nouvelle femme affichant un visage différent au contact de l'altérité américaine. D'ailleurs, la jeune femme est consciente de sa métamorphose identitaire, ce dont elle se réjouit particulièrement. Elle désire en ce sens se « transplanter quelque part où [elle aurait] à tout moment le sentiment d'être une étrangère. Entrer en contact avec la réalité comme on entre en collision, sans pare-chocs ni amortisseurs, forcer le changement et tout relativiser du même coup [...]. » (PV, p. 162). Ce bouleversement, qu'il soit territorial, culturel ou linguistique, enrichit la subjectivité nouvelle de l'héroïne, qui possède désormais plusieurs référents lui servant d'ancrages. Comme le souligne Jean Morency, le voyage vers les États-Unis, thématiqué de façon récurrente au sein de la littérature québécoise, témoigne d'un parcours transformationnel important : « [c]e qui importe donc dans ce scénario mythique, c'est naturellement le geste du passage, qui permet la renaissance [...] »⁹. Fusionnant sa personnalité individuelle passée avec cette subjectivité plurielle acquise à New York, Martine se transforme et anéantit la relation agonique basée sur une hiérarchie immuable.

Dans l'ensemble, il est aisé de conclure que le projet mené par l'héroïne, projet qui prend forme au fil des heures passées en territoire américain, correspond à une démarche identitaire visant à se départir d'une relation réifiante pour accéder à une existence nouvelle, où prime la liberté individuelle. Parallèlement à ce renouveau intime, l'énonciatrice se montre sensibilisée à la cause des individus assujettis, qui revendiquent

⁹ Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique; de Washington Irving à Jacques Poulin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 14.

eux aussi le statut de sujet, et qui scandent haut et fort leur récrimination : « *We are people* » (PV, p. 150). En baignant dans l'univers composite de New York, puis en constatant à quel point la large promotion « des films d'horreur, de la pornographie, des meurtres et des viols télévisés » (PV, p. 121) entretient un climat de violence et d'intolérance, Martine devient une femme nouvelle, délivrée de son image inférieure, mais enrichie d'une lucidité éclairée. Karen Gould résume avec justesse l'entreprise exposée dans le roman :

En passant du privé au social, Monette réussit à fusionner des thèmes domestiques et sociaux sans perdre de vue le particulier de son histoire de femme francophone en terre américaine. Le roman de Monette amène donc à s'interroger sur la prolifération d'images violentes dans la culture nord-américaine et à repenser la signification des « petites violences » quotidiennes qui font ravage dans les rapports intimes¹⁰.

3.4. Une domination insidieuse

Ainsi la prise de conscience de l'héroïne tarde-t-elle à se concrétiser. En effet, il a déjà été dit que la Montréalaise arrivait à Manhattan sans connaître le but tangible de son expédition. Or il lui faut peu de temps pour jeter un œil sur son existence, comme si l'écart spatial lui permettait de « contempler [s]a vie à distance » (PV, p. 40). Ce sera donc par le biais de nombreuses analepses, mises en lumière par Martine, que le lecteur aura accès à des descriptions éloquentes, où la violence morale et physique se perçoit aisément. Il s'ensuit que la structure anachronique du roman ajoute à son intérêt, puisque l'intrigue s'amorce alors que l'entreprise émancipatrice est en marche, et que la principale relation de pouvoir à renverser agonise déjà. Aussi, le « voyage en train constitue la ligne qui unit le passé et le futur de Martine, en route pour passer quelque

¹⁰ Karen Gould, *op. cit.*, p. 95.

temps à New York afin de réfléchir à sa situation et à ce qu'elle va faire de sa vie¹¹. » Cette réflexion guide l'énonciatrice vers une conscientisation, puis vers une rupture définitive avec les éléments réprimant sa liberté, tels les souvenirs de l'autorité paternelle et du tempérament fougueux de Claude.

Notons par contre que, sans même avoir eu le temps de décortiquer sa vie, la Québécoise assiste d'abord à une scène d'une rare violence, à bord du train qui l'amène aux États-Unis. Martine est témoin d'une sauvage agression, opposant un homme on ne peut plus brutal et sa femme, résistant aux coups. Cet épisode faisant office de prologue au roman est la première manifestation du « climat d'obsession, d'oppression, où les éclaircies sont extrêmement rares¹² », qui apparaît tout au long de la diégèse. Tous les passagers du véhicule voient le traitement cruel qu'un mari impose à sa femme repentante, qui avait osé le quitter pour trouver le bonheur, mais qui était contrainte de revenir faute de moyens. L'héroïne est touchée par cette mésaventure, déclarant que cette « histoire de fugue [l]'avait troublée, peut-être moins cependant que son histoire de retour au bercail » (PV, p. 22). Les informations paratextuelles contenues dans le titre et dans les pages préliminaires permettent donc de révéler une violence omniprésente, qui ébranle Martine et qui déclenche chez elle un mouvement d'auto-observation critique, indispensable à la réussite de sa démarche libératrice.

¹¹ Janine Ricouart, « Entre le miroir et le porte-clés : *Petites violences* de Madeleine Monette », dans Irène Oore et Betty Bednarski (s.l.d.), *Le récit québécois depuis 1980*, Halifax, Dalhousie french studies, vol. 23, automne-hiver 1992, p. 12.

¹² Gilles Marcotte, « La fin du monde ancien », *L'actualité*, 8, n° 5, mai 1983, p. 135.

C'est un fait, la Montréalaise allait à New York pour prendre ses distances avec son ancien amant. Pourtant, ce n'est que sur place qu'elle est en mesure de plonger au cœur de sa mémoire pour pleinement analyser cette relation difficile et obsédante. Tel que le soutient Karen Gould : « Montréal émerge à travers une série de flashbacks comme étant le site d'une vie passée et d'une liaison abusive que la narratrice-protagoniste voudrait essayer d'oublier¹³. » En y repensant, Martine prend conscience que la liaison entre elle et Claude « était loin de reposer sur un pacte de non-agression » (PV, p. 37). La protagoniste avoue que leur histoire « ressemblait moins à une liaison amoureuse qu'à un défi, un simple combat à finir » (PV, p. 38). Puis, comme leur couple était voué à l'échec, Martine a rompu. Mais le caractère dominant de ce dernier a fait en sorte que la relation hiérarchique s'est perpétuée par-delà la séparation. Dès lors, Claude est apparu comme étant un homme agressif, possessif et contrôlant :

Depuis quelques mois déjà Claude avait à mon [Martine] égard des curiosités malsaines, presque malades, et à voir la façon dont il s'immisçait constamment dans ma vie privée, on aurait cru que j'étais devenue sa seule et unique obsession. (PV, p. 51)

Tout se passe comme si cet homme avait sur Martine « tous les droits : droits de visite, d'asile, de jouissance légale, de propriété, de consommation, etc. » (PV, p. 53). Dépersonnalisée, elle s'est chosifiée en devenant son bien, si bien qu'elle obéissait à tous ses caprices et se culpabilisait de leurs problèmes relationnels. Leur union demeure stagnante et agonique pendant un bon moment, jusqu'au jour où Claude abuse de son emprise sur Martine :

¹³ Karen Gould, *op. cit.*, p. 90.

Les yeux terrifiants de Claude. Jamais je n'ai senti tant de rage me ramper sur la peau, tant de fureur désespérée s'abattre sur moi. Encore une fois il a levé la main et l'a balancée de toutes ses forces. Sur le coup je n'ai rien senti qu'une violente secousse émotive, impossible à absorber, comme une commotion éperdue et déroutante. La face contre terre, je n'osais ni me redresser ni jeter un œil sur lui, de peur de le provoquer, et c'était tout juste si je sentais dans ma bouche un trop-plein de salive épaisse et chaude, une montée de liquide qu'il me fallait avaler. (PV, p. 220)

Cet événement incite la protagoniste à s'éloigner de Montréal, et par le fait même, des excès de son ancien amant colérique. Mais une fois à New York, elle s'aperçoit malheureusement que la domination pernicieuse de Claude traverse même les frontières. Avec effroi, l'héroïne constate qu'elle affiche une certaine dépendance à l'égard de sa condition de dominée : « Claude me rebute et m'effraie, me captive au point que je suis incapable de le quitter des yeux, et je suis forcée de reconnaître qu'il a encore prise sur moi. » (PV, p. 183) Désirant plus que tout échapper à cet homme intransigeant, Martine ne peut cesser de songer à lui, ce qui témoigne de l'aliénation dont elle est victime. Sans nul doute, elle doit s'engager dans une démarche profonde de réflexion et d'action afin de retrouver la pleine possession de son identité individuelle. Le contrôle de Claude est à ce point envahissant que seul son souvenir suffit à secouer Martine, à la claustre dans une attitude subordonnée qui étouffe sa subjectivité.

Plus encore, la protagoniste manifeste un sentiment d'infériorité en regard de l'autorité impitoyable de son père, dont les souvenirs surgissent constamment. À l'histoire de Martine et de Claude se superposent en effet des moments marquants de l'enfance de l'héroïne, comme si la mainmise de son amant était la continuation d'une relation de vassalité à laquelle elle était et sera perpétuellement contrainte. Plus jeune, la Montréalaise souhaitait déjà confronter le pouvoir de son père, espérant avoir la pleine

maîtrise de sa vie, de son corps et de ses pensées. Mais ce dernier mettra rapidement un terme à cette rébellion :

Il me demande d'où je viens, je ne répons pas; il insiste, je dis que ça ne le regarde pas. Son autorité en question. Son autorité et le droit de regard sur la vie de ses enfants. Il n'en faut pas plus. Il brandit la ceinture de son pantalon, lance des menaces. « J'vais la casser, la p'tite christ! Elle a fini d'en faire à sa tête, de se dévergondner à droite et à gauche. J'vais la casser une fois pour toutes, la p'tite putain, et on va voir qui est-ce qui mène ici. Pour les faire marcher droit, ces enfants-là, il faut les faire marcher à genoux... » (PV, p. 57)

Les propos moralisateurs et l'austérité du père restent gravés dans la mémoire de l'héroïne, qui associe la soumission de son enfance à son attitude subordonnée à l'âge adulte. De toute évidence, l'existence difficile de Martine impose un processus d'individuation, à travers lequel le personnage féminin pourra renaître positivement en tant que sujet autonome. Cet aboutissement ne sera possible qu'après une libération des éléments répressifs de sa vie, tels les incursions dans son espace privé, les souvenirs aliénants et la tutelle linguistique.

3.4.1 Une femme libre dans une cité hybride

C'est ainsi que, pleinement consciente de l'urgence d'agir, Martine quitte Montréal pour New York. Ce premier réflexe de déterritorialisation témoigne du sentiment de captivité éprouvé par l'héroïne en sol québécois. Souhaitant mettre fin à sa condition de subjuguée, elle « n'avai[t] rien trouvé de mieux cette fois-ci que de [se] catapulte[r] en plein cœur de Manhattan. » (PV, p. 32) La diégèse s'ouvre donc sur les réflexions de cette passagère d'un train, qui met d'abord en veilleuse son intériorité pour se pencher sur le destin misérable de la dame anonyme assise près d'elle. Puis, l'arrivée dans la métropole suscite une vive réaction chez Martine, observant avec bonheur que

cette ville est « électrisante comme une main sous une chemise de nuit, déconcertante comme une averse sur une robe de soirée. » (PV, p. 32) Comme l'indique un ouvrage traitant de la quête des héros postmodernes, « l'espace physique dans lequel évolue le personnage, qu'il soit ou non composé de plusieurs lieux, peut correspondre assez fidèlement à l'état intérieur du personnage central¹⁴. » Il y a donc lieu de s'interroger quant à l'exil de Martine : son voyage en train d'une part, puis son séjour à New York d'autre part. Cette fugue, au-delà du dépaysement qu'elle procure, n'indique-t-elle pas une volonté de fuir un espace connoté négativement par l'héroïne?

Il faut d'abord se rappeler que l'incipit du roman à l'étude est spatialement déterminé alors que l'histoire s'ouvre sur un véhicule en mouvement, à bord duquel Martine prend place. Fait étonnant et important à considérer, puisque l'on s'écarte de la représentation romanesque traditionnelle où est exposée en premier lieu une situation initiale stable. La diégèse débute donc en montrant un déplacement géographique, qui se veut la manifestation d'une action déjà enclenchée. Assurément, ce voyage révèle un état d'esprit particulier chez l'héroïne. Alors que le train fait un arrêt dans une ville quelconque, Martine avoue même, tout au début, que l'immobilité et la sédentarité l'irritent : « Nerveuse et impatiente de nature, je tolérais mal ce manque d'inactivité forcée et souffrais surtout de ne pas pouvoir tout contrôler, y compris la marche du train » (PV, p. 13) Ainsi l'escapade vers les États-Unis rend-elle compte d'une démarche rationnelle, volontairement entreprise par la protagoniste. Toutefois les pages introductives du texte sont presque entièrement consacrées à une autre passagère du

¹⁴ Lucie-Marie Magnan et Christian Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1997, p. 77.

train, qui a subi à maintes reprises la violence de son mari. Si Martine concentre toute son attention sur les malheurs de cette femme inconnue, il n'en demeure pas moins que son expédition est significative. De ce fait, il semble que, dans un premier temps, l'énonciatrice ignore intentionnellement les fondements de sa fugue, puisqu'elle n'ose pas s'avouer qu'elle voyage « en Amérique afin de s'évader et de se réinventer¹⁵ ». Mais tôt ou tard, elle devra se rendre à l'évidence, et affronter sa mémoire insistante.

Au surplus, ajoutons que le débarquement à New York provoque immédiatement une foule de réflexions chez Martine, qui remarque l'effet vivifiant de son périple américain :

[...] je me voyais arpenter les rues de New York pour la toute première fois. Il suffisait, me disais-je, de poser le pied sur l'île de Manhattan, et mieux encore d'en faire le tour avec l'oeil inquisiteur et compatissant du photographe, pour que soient relégués au rang de vulgaires clichés les commentaires les plus choquants, les plus élogieux ou les plus stupéfiants qu'on ait jamais pu faire pour cette ville. (PV, p. 33)

Étant depuis toujours reléguée à la position de l'Autre, de par son statut de femme, la protagoniste se montre intéressée par les situations minoritaires de tout acabit. Elle rêve même secrètement de réaliser un documentaire, notamment, sur « ces clochards excentriques qui promènent leurs déguisements comme une insulte à la norme, un outrage volontaire à la mesure et aux bonnes moeurs » (PV, p. 129). Suivant cette affirmation, force est d'admettre que le contact avec cette culture plurielle états-unienne, toute bigarrée qu'elle soit, bouscule l'identité fixe de la Québécoise, contrainte de reconsidérer son individualité en fonction des traits d'américanité qui s'imposent à elle.

¹⁵ Karen Gould, *op. cit.*, p. 89.

En effet, comme le rappelle Yvan Lamonde : « penser l'américanité, c'est penser l'identité dans la postmodernité, c'est reconnaître le cosmopolite culturel en soi sans renoncer à soi¹⁶. » En d'autres termes, Martine est en mesure de s'ouvrir sur l'altérité linguistique, culturelle et géographique qui se perçoit à New York, sans toutefois sacrifier son « je » féminin et québécois appartenant à une époque antérieure. La confrontation avec l'hybridité américaine déclenche un processus de métamorphose, où un « soi » passé se fusionne avec un « soi » présent, nouvellement libre dans cet espace pluriel. Tout bien considéré, il faut reconnaître que la notion d'exil et de territorialité jouent un rôle capital dans le roman à l'étude, dans la mesure où l'héroïne y prend en charge son destin en s'affranchissant d'une clôture géographique. Le thème de la spatialité, fondamental dans la quête menée par Martine, acquiert en ce sens un statut privilégié.

Certes, le séjour dans la métropole alimente le sentiment de délivrance de l'énonciatrice, mais il faudra davantage qu'une escapade pour libérer complètement Martine. En effet, même si elle est « impatiente de sauter à pieds joints » (PV, p. 41) dans le « tableau vivant, à la fois tonique et dérangeant » (PV, p. 41) que représente New York, l'héroïne a de la difficulté à oublier les abus dont elle a été victime au Québec, tels que les agressions physiques et l'appropriation de son espace privé. Par exemple, ne supportant pas la séparation, Claude imposait ni plus ni moins sa présence à Martine en s'introduisant chez elle à son insu. Pour la jeune femme, il est évident que « ses visites à demi clandestines avaient pris l'aspect de véritables intrusions. » (PV, p. 52) Plus

¹⁶ Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 113.

encore, l'homme manipulateur intimide la protagoniste en exil qui, même en voyage aux États-unis, a le sentiment « d'être épiée, surveillée, contrôlée à distance » (PV, p. 63). Visiblement, Claude envahit l'espace intime de Martine, qui en vient à perdre le contrôle sur son propre corps, ses sentiments et ses pensées. Ne pouvant supporter de voir faiblir l'emprise qu'il a sur elle, il la poursuit d'ailleurs jusqu'à New York afin de la garder à l'œil. Martine, pour sa part, compare son ancien amoureux à un « corps étranger » (PV, p. 119). Elle est même apte à percevoir, lors d'un cocktail où ils sont réunis, la maîtrise imperturbable de Claude : « Loin de s'en laisser imposer par les gens qui l'entourent, il semble avoir fait le vide autour de lui, avoir tracé un cercle autour duquel il me repousse et me retient tout à la fois » (PV, p. 180). Ce contrôle physique aliène manifestement l'énonciatrice, qui prend conscience plus que jamais de l'importance de sa fugue. Martine sait dorénavant que l'oppression ne pourra être annihilée qu'en déménageant définitivement à New York, « où on a l'impression de vivre à outrance comme nulle part ailleurs, d'être à la fois dans le coup et parfaitement isolé, confronté à ses propres limites ou convié à des rêves insensés » (PV, p. 161). Cette multiplicité de perceptions et de sensations coïncide avec la nouvelle identité hybride de Martine, qui comprend la profondeur de son geste :

D'autres diraient que je traverse une période d'instabilité, car j'ai à la fois éperdument besoin de changement et peur de ne plus m'y retrouver, mais New York convient heureusement à mon état d'esprit. (PV, p. 229)

Plus qu'une escapade, l'exil de la protagoniste se veut un acte concret de résistance à l'asservissement, car le dépaysement et l'ouverture à l'Autre engendrent une nouvelle individualité libre et plurielle : féminine, québécoise et nord-américaine.

3.4.2 *L'enchevêtrement du passé et du présent*

Comme nous venons de le voir, une grande partie de la relation de domination entre Martine et Claude réside dans l'envahissement spatial, que l'on songe à l'appartement de Martine ou à l'espace intime de son corps et de ses réflexions. Il importe néanmoins de souligner que chaque évocation de la liaison difficile ayant eu cours à Montréal se présente sous la forme d'analepses dans le roman. Autrement dit, le rôle de la temporalité est tout aussi capital que celui de l'espace, ces deux composantes étant inextricablement liées au niveau diégétique. En effet, alors que le roman débute par le voyage de Martine vers New York, l'histoire expose par la suite les réflexions de l'énonciatrice, qui voit sa mémoire assaillie par les souvenirs de son enfance et de sa vie à Montréal. L'héroïne est tout à fait lucide face à cette situation, ce qui l'amène à penser que son exil à New York est nécessaire afin de se libérer entièrement du rapport de pouvoir qui l'infériorise depuis son plus jeune âge. Aussitôt arrivée dans la métropole, « le passé n'en finissait plus d'empiéter sur le présent » (PV, p. 76), ce qui donne à Martine l'étrange sentiment que son « histoire, avec ses airs d'aller de l'avant, ne progresse plus d'un pas sans en reculer de trois. » (PV, p. 77) La Montréalaise se voit obligée de confronter les éléments marquants de son passé, même s'il est désagréable de les revivre. La protagoniste voulait effectivement fuir le Québec pour échapper à l'emprise de Claude, et de fait, pour recommencer à neuf dans un endroit éloigné. Mais elle devra reconsidérer son histoire personnelle afin d'être pleinement en mesure, d'une part, de comprendre sa réalité actuelle, et d'autre part, de songer à mener une nouvelle vie. « Le passé refait surface et force les comparaisons, se superpose au présent pour le défigurer. Je suis au bout de ma corde et je la sens qui s'étire derrière moi, prête à se rompre. » (PV, p. 92) Indiscutablement, le projet identitaire de Martine, s'il s'amorce

avec une déterritorialisation signifiante, est inséparable d'une réévaluation critique de plusieurs souvenirs pénibles, impossibles à oublier.

Bien sûr, la Montréalaise désire créer, construire un présent et un futur nouveaux où son « je » féminin et québécois aura la part de pouvoir oppositionnel qui lui revient. Cependant, dans le roman, il y a une alternance constante entre le passé et le présent, ce qui traduit l'aliénation et les séquelles psychologiques laissées par la domination au Québec. Cette soumission perdure dans le temps, témoignant de son impact sur la vie de Martine. Plusieurs événements resurgissent, et permettent d'expliquer le comportement présent de l'héroïne :

Lorsqu'il [Claude] s'emporte, j'aurais envie de courir à la salle de bains et de m'y enfermer à clé, comme je le faisais lorsque mon père s'énervait, me courait après et frappait la porte à coups de pied en me criant de sortir de là. Mais il faut croire qu'on n'ose plus, passé trente ans. (PV, p. 56)

Non seulement l'attitude répressive de son père se perçoit-elle dans sa relation amoureuse avec Claude, mais les jeux avec les garçons ont également eu un impact sur son existence. Effectivement, lorsqu'elle était jeune, Martine s'amusait à se soumettre aux garçons de son voisinage, dont le grand Gilles. Une fois adulte, elle réalise que ce comportement a perdu son aspect ludique. « L'histoire du grand Gilles me paraît un souvenir encombrant et cependant ma mémoire ne peut ni s'en moquer ni en annuler le sens. » (PV, p. 113) La remémoration de ces faits survient au moment où Martine est en pleine transition identitaire. Confrontée aux innombrables petites violences nord-américaines, l'énonciatrice est apte à analyser sa propre existence et à relativiser son importance dans le monde postmoderne contemporain. L'éloignement permet à Martine

de comprendre que sa vie sera irréversiblement transformée, et qu'elle souhaite se distancer de « cette autre femme qu'[elle a] été » (PV, p. 106) à Montréal.

Toutefois, la réussite du projet émancipateur de l'héroïne ne pourra être possible que lorsqu'elle affrontera son souvenir le plus pénible. En effet, le soir où Claude a frappé violemment Martine se révèle comme étant le point tournant de sa vie, puisqu'il a décidé la Montréalaise à quitter sa terre natale. Le récit de cette soirée tragique n'est présenté qu'à la toute fin du roman. Mais c'est à sa suite que l'énonciatrice décide de demeurer à New York :

J'irai comme ça jusqu'à la fin de l'été, puis on verra. Ce n'est donc pas maintenant que j'achèterai mon billet de retour, pas tout de suite que j'appréhenderai mon arrivée à Montréal. Lorsque là-bas le train de New York entrera en gare au matin [...] [il] sera près de neuf heures et sur le quai ni Claude ni mon passé ne m'attendent de pied ferme [...]. (PV, p. 231)

Il ne fait aucun doute que Martine réussit à se libérer de l'emprise de son passé en acceptant de vivre avec lui, puisqu'il fait partie d'elle. La négation de certains éléments de son enfance et de sa vie avec Claude retardait son affranchissement. Comme l'indique à ce propos Lucie Lequin, la mise au jour de ces souvenirs « se présente surtout comme génératrice de l'avenir. C'est, en quelque sorte, le consentement de Martine à un avenir lointain, encore incertain, une plongée dans le risque. Elle sait que le temps – passé, présent, avenir- se superpose, que le passé féconde l'avenir, que le mouvement vers l'avant n'est pas rectiligne¹⁷. » Somme toute, il apparaît clair que les thèmes de la spatialité et de la temporalité sont importants à considérer, puisqu'ils

¹⁷ Lucie Lequin, *op. cit.*, p. 193.

agissent comme supports diégétiques de l'action principale, entreprise par une héroïne déstabilisée, mais déterminée à accéder au statut de sujet.

3.4.3 La langue libératrice

Le dernier élément intégré à la démarche identitaire de Martine se rapporte à la langue. Partie intégrante de tout sentiment d'appartenance, la composante linguistique n'est pas à négliger, d'autant plus qu'elle apparaît sous de multiples aspects dans le roman étudié. D'une part, rappelons que le droit de parole constitue en soi un instrument de domination. Celui qui parle, et qui de ce fait confine les autres au silence, détient un certain pouvoir, puisqu'il peut établir ses propres conventions de pertinence discursive. Claude agit dans le texte comme un homme très volubile, adroit dans l'art de berner autrui par l'usage de propos expressément choisis. En plus d'exaspérer Martine par ses intrusions physiques et psychologiques, l'éminent chercheur universitaire, spécialiste réputé du comportement violent, est capable d'envoûter qui que ce soit par ses paroles. « Intuitif et perspicace, il sait dire ce qu'on a envie d'entendre et n'en a que plus de pouvoir ou de charme. » (PV, p. 180) Pareillement, garder le silence peut être une façon pour Claude de tourmenter Martine, qui préfère de loin connaître le fond de sa pensée que d'endurer un mutisme prolongé : « Il n'a pas encore retéléphoné [...], et je suis persuadée que son silence n'est qu'une autre façon de me manipuler, de me tenir en haleine. Il a compris depuis longtemps déjà qu'à faire attendre on exerce toujours un certain pouvoir [...]. » (PV, p. 106) C'est justement cet effet que le silence de l'autre produit chez la voyageuse. Incapable de se révolter contre son ancien amant, autant lors de ses discours que lors de ses silences, Martine constate avec désespoir son impuissance : « la rage me rend muette et je ne réussis tout au plus qu'à hausser les

épaules » (PV, p. 181). Bref, le contrôle linguistique de Claude, combiné à ses incursions dans la vie de son ancienne amoureuse, accentue l'infériorisation de Martine, puisque sa parole est réprimée.

Le périple à New York amène toutefois l'héroïne à redécouvrir la force des mots. Québécoise précipitée au cœur d'une cité anglophone, elle devra faire un effort intellectuel pour comprendre les autres, et pour s'exprimer elle-même. Ce retour à la base de la communication enchante l'énonciatrice, qui est particulièrement ravie de la tournure de ses échanges avec Lenny, son amant américain :

J'aime la façon dont on dit les choses en anglais, la façon dont je m'y retrouve sans m'y reconnaître tout à fait. Ne pouvant y recourir à aucun tic, aucun automatisme, je redeviens en quelque sorte naïve et incertaine. Plutôt que de rouler en voiture comme j'en ai l'habitude, j'enfourche une moto qui fonce en plein cœur du paysage. La réalité me saute aux yeux, me renverse ou m'éblouit, et mes réflexes ne sont plus les mêmes. Je me décroise comme on se désintoxique, et ma vision du monde devient toute relative, comme d'ailleurs la perception que j'ai de moi. [...] Ayant conscience de ne pas contrôler tous mes effets, je redécouvre le pouvoir du langage et je m'en méfie. Parler me demande un effort considérable, et n'ayant pas le cœur aux longs récits qui n'en finissent plus, aux discussions inutiles et complaisantes, je réapprends petit à petit le silence et l'économie des mots. (PV, p. 95)

Le texte est d'ailleurs parsemé de nombreux syntagmes tirés de la langue anglaise, ce qui procure un effet de métissage et de pluralisme. Allant de pair avec le décor composite de la ville de New York, l'hétérogénéité des propos souligne la thématique de la postmodernité, alors que les différences –linguistiques, spatiales, ethniques– coexistent.

Comme il en a déjà été question, c'est le contact avec cette altérité qui détermine Martine à se prendre en main de façon sérieuse. Du trajet sur rails au séjour dans la métropole américaine, la Montréalaise côtoie l'Autre, que ce soit notamment la femme battue du train ou l'écrivain passionné qu'est Lenny. Dans le wagon, Martine écoute le récit de cette passagère, qui verbalise de façon honnête la domination dont elle est victime. Puis, ce sera au tour de l'amant new-yorkais de libérer son affection pour la langue en écrivant un premier roman. Que penser devant cette démonstration irréfutable du pouvoir émancipateur des mots? La protagoniste en vient à comprendre qu'une part du contrôle de Claude réside dans l'autorité qu'elle attribue à ses discours. Elle saisit qu'il est de son ressort de ne plus se laisser influencer par ces belles paroles :

Je voudrais que la voix de Claude se brise ou s'étrangle, se plante dans sa gorge comme une arête, je voudrais qu'elle cesse de me tourbillonner dans la tête comme si j'allais devenir sourde d'un instant à l'autre, et je me répète sans cesse qu'il n'est plus question pour moi de me laisser atteindre. (PV, p. 210)

Martine prend également conscience qu'elle ne pourra être totalement libre qu'après avoir énoncé la cause réelle de sa fugue aux États-unis. Le récit de l'agression de Claude à son endroit, tandis que ce dernier l'avait giflée, agit comme une délivrance ultime pour l'héroïne. « Dans un texte écrit à la première personne, la narratrice ose affirmer qu'il lui est arrivé quelque chose d'important, et sa prise de parole va de pair avec une prise de conscience de la violence qui avait été faite¹⁸. » Tout compte fait, la narration autodiégétique prise en charge par Martine se veut révélatrice de son désir d'accéder à la pleine subjectivité. Elle est dorénavant une femme libre de discourir et d'agir. Non seulement fait-elle preuve d'agentivité, mais elle expose de façon concrète un acte de

¹⁸ Janine Ricouart, *op. cit.*, p. 18.

résistance à l'autorité unitaire, détentrice de discours associés à la vérité. Nul doute que cette entreprise incitera Martine à partager la portée bienfaitrice de l'affranchissement puisque, à la toute fin de son récit individuel, elle avoue souhaiter encourager les gens à mettre en mots leurs souffrances afin de pouvoir s'en libérer : « C'est la petite histoire qui m'intéresse, d'abord celle des individus, et j'ai plus envie de recourir à la fiction [...] » (PV, p. 230) Cette volonté d'écriture témoigne d'une conscientisation à l'égard des nombreux groupes, victimes d'une relation abusive. Il y a fort à parier que la démarche émancipatrice individuelle aura une portée collective.

À la lumière de cette analyse, il appert que l'œuvre de Madeleine Monette correspond à un texte féministe et postcolonial. À l'exemple de *La maison Trestler*, la parution de *Petites violences* concorde avec les bouleversements politiques de la province de Québec durant la décennie 1980. En illustrant une volonté de reconquête identitaire, le roman met en place des thèmes significatifs, enrobés d'une intrigue au sein de laquelle une héroïne agit de façon déterminée et déterminante. La structure anachronique du récit révèle une femme obsédée par des événements de son passé, ayant eu cours dans d'autres lieux. La fugue de Martine lui permet en ce sens de faire le point sur sa vie, et de constater que l'éloignement est bénéfique. La rencontre de l'ailleurs devient nécessaire, alors que l'autre langue, l'autre territoire, l'autre sexe, ouvrent les horizons de l'héroïne. Métamorphosée au contact de la pluralité new-yorkaise, la Québécoise peut maintenant faire la paix avec son passé et s'affranchir des différents rapports de pouvoir aliénants. Cette renaissance personnelle entre dans une prise de conscience globale de l'énonciatrice, qui remarque les « petites violences » autour d'elle. La prise de parole qui constitue le cœur de la diégèse fait donc le pont entre une

expérience privée, celle de Martine, et des observations de nature collective. Si la lutte pour l'affranchissement semble au premier abord individuelle, tandis que Martine traite de son existence difficile, elle s'ouvre à la fin vers le public, dans la mesure où le roman se termine par une volonté d'élargir la perspective vers d'autres individus marginalisés. Bref, l'exploitation des thématiques spatiales, temporelles et linguistiques permet sans contredit d'associer le propos du roman de Monette à des revendications postcoloniales et féministes.

CONCLUSION

En pleine expansion, le mouvement postcolonial continue à ce jour de susciter l'intérêt des chercheurs, quelles que soient les disciplines scientifiques auxquelles ils se rattachent. La valeur sociologique d'une telle approche met en lumière de multiples implications thématiques et historiques avec divers champs d'études. En ce sens, la richesse et la complexité du postcolonialisme nous autorisent à explorer la littérature féministe du Québec sous un jour nouveau. Selon la vaste définition fournie par Bardolph, il apparaît qu'une démarche analytique fondée sur le parallélisme postcolonialisme/féminisme est fructueuse :

[...] le terme « postcolonial » désigne tout un ensemble théorique interdisciplinaire ou pluridisciplinaire – sociologie, psychanalyse, histoire, sciences politiques- qui s'interroge sur les discours, la réécriture de l'histoire, l'évolution des mentalités et des imaginaires et se sent concerné par une quantité croissante de données touchant à l'identité –diasporas, immigrants, appartenance plurielle, nativisme, nationalisme- ou encore au couple domination/résistance en touchant au féminisme, aux situations minoritaires¹.

Plus encore, il nous a semblé primordial de voir, au-delà des affinités thématiques, la proximité évidente et l'influence réciproque de ces deux discours sociaux au sein de l'actuelle ère postmoderne. Notre recherche s'est ainsi attachée à rendre compte de l'articulation de ces deux mouvements dans la sphère sociale des années 1980 au Québec. La première partie de notre travail a permis de constater que, en vertu de la présente prolifération d'études diversifiées concernant la thématique identitaire, la

¹ Jacqueline Bardolph, *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 10-11.

société contemporaine est en crise. L'avènement de la postmodernité a effectivement affecté toutes les formes de la connaissance, tel que le rappelle Janet Paterson : « le postmoderne désigne un savoir hétérogène qui remet en question tant les grands discours philosophiques, historiques et scientifiques que les systèmes de pensée annexés aux notions de consensus ou de vérité logocentrique². » Cette incrédulité et ce relativisme s'accompagnent d'un profond pessimisme, attribuable à un avenir sombre, ou à tout le moins imprévisible. La société postmoderne ne conçoit donc plus le temps d'une façon évolutive, mais plutôt circonstancielle, dans la mesure où seul le culte de l'éphémère et du pluralisme permet aux individus d'avoir une emprise sur leur propre vie immédiate. Cette multiplication de voix singulières, revendicatrices d'un espace subjectif où l'unité et la conformité ne font plus sens, provoque de ce fait une désacralisation des discours dominants.

L'ère postmoderne se caractérise ainsi par le doute et par la contestation de toute forme de hiérarchisation. C'est dans cette perspective que le postcolonialisme et le féminisme peuvent être appréhendés suivant leur inscription dans cette époque contemporaine. En effet, les groupes appartenant aux sociétés minoritaires, tels que les peuples colonisés ou les femmes, vont réclamer leur droit de parole, alors qu'ils ont perpétuellement été relégués au silence par les hégémonies. Écartés de la sphère publique, où s'édifient les fondements de la culture savante, les êtres assujettis ne sont pas conviés à participer à l'écriture de l'Histoire, ils sont soumis au mutisme et à l'isolement. Les mouvements postcolonial et féministe vont entreprendre la

² Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 1.

déconstruction du métarécit colonial et/ou patriarcal, en remettant en question la seule et unique vérité qu'il prétend enseigner, c'est-à-dire la supériorité absolue des instances au pouvoir. Cette démarche de réévaluation s'inscrit dans un processus d'émancipation, qui constitue l'objectif ultime des deux courants évoqués.

Nous avons par la suite été en mesure de montrer que la littérature se veut un support efficace pour mener cette entreprise révisionniste. L'analyse des deux œuvres sélectionnées a contribué à exposer de façon claire le développement et la jonction des théories postcoloniale et féministe, et ce, en regard du contexte de production, des procédés scripturaux particuliers et des thèmes signifiants mis en œuvre. Si nous avons démontré dans un premier temps la valeur opératoire des thématiques historiques, spatiales et langagières dans l'examen d'un rapport de pouvoir singulier, nous avons dans un second temps justifié le choix de notre problématique en concrétisant nos hypothèses introductives par l'étude de deux romans québécois écrits par des femmes. *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska et *Petites violences* de Madeleine Monette se présentent, au terme de notre démarche, comme deux textes qui exposent de façon marquée une entreprise contestataire relevant du postcolonialisme et du féminisme. La quête émancipatrice acquiert un aspect revendicateur et politique chez la première protagoniste, tandis que le projet de Martine fait davantage voir un questionnement individuel imprégné d'un rapport nouveau entre soi et autre. Toutes deux se sentent concernées par un nécessaire besoin de résistance, par une volonté de renaître positivement dans un contexte marqué par l'inféodation. Exploitée différemment d'un roman à l'autre, la thématique identitaire se veut ainsi un point de

rencontre significatif, dont l'analyse, et les constats qu'elle a permis d'établir, entérinent notre approche conjointe de deux discours sociaux analogues.

Ainsi *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska constitue assurément un matériau d'analyse pertinent, dans la mesure où la recherche d'une identité féminine et québécoise se présente comme le fil conducteur du texte. Contestant à la fois le discours unitaire des autorités impérialistes et celui des hommes contrôlants, la narratrice-écrivaine, en quête de son identité propre, ressent un fort sentiment d'appartenance à l'égard de l'ensemble de ses compatriotes québécois et des femmes des générations présentes et passées. Elle s'attache de ce fait à déconstruire et à critiquer le métarécit historique en réécrivant l'histoire d'une jeune femme ayant vécu au 18^{ème} siècle et en dénonçant l'infériorité des Québécois vis-à-vis des hégémonies. À ce projet de réévaluation strictement historiographique s'annexe un désir sensible de briser l'isolement géographique et de débâillonner les groupes marginalisés. La mise en place de ce processus de contestation, allant de pair avec une volonté de réappropriation identitaire, concourt donc à rapprocher l'œuvre étudiée de la crise sociale actuelle.

Différente dans sa facture, l'œuvre de Madeleine Monette n'est pas pour autant étrangère à notre propos. Contrairement aux revendications politiques et féministes à caractère social perceptibles dans le roman de Ouellette-Michalska, nous percevons dans ce deuxième ouvrage une démarche plus personnalisée. Martine, l'héroïne québécoise, décide en effet de fuir les référents identitaires qui marquaient sa vie pour recommencer à neuf dans la mégapole de New York. Éloignée de son passé, de sa ville et de sa langue, la protagoniste provoque un choc culturel qui lui permet de jeter un regard lucide

et critique sur son ancienne existence à Montréal. Ce voyage contribue en ce sens à conscientiser Martine et à la libérer une fois pour toutes des éléments qui brimaient sa liberté individuelle, tels que les souvenirs de son père et de son amant violent. Le souhait exprimé par la narratrice de s'installer dans la ville américaine, où le contact avec la pluralité urbaine est constant, agit en quelque sorte comme une opposition aux multiples relations de vassalité à laquelle elle était soumise. Mieux, l'héroïne en vient même à discerner les rapports de hiérarchisation et d'exclusion qui parsèment son entourage. La prise de conscience sociale qui s'exprime chez l'héroïne vient de la sorte corroborer notre analyse, dans la mesure où le projet de Martine s'inscrit dans un mouvement revendicateur où s'allient l'expérience individuelle et une situation collective.

Voilà donc deux romans québécois écrits par des femmes qui mettent en lumière différentes manifestations de résistance à l'autorité. Les héroïnes agissent toutes deux concrètement pour exprimer l'essence de leur démarche. La première prend littéralement la plume pour consigner par écrit sa contestation, qui se verbalise de façon romancée dans l'histoire de la rebelle Catherine Trestler. La seconde, de son côté, plie bagage et force le dépaysement grâce auquel elle pourra retrouver son individualité. Dans chacune des œuvres sont mis en relation les thèmes de l'histoire, de l'espace et de la langue, trois composantes intimement reliées à la définition de l'identité. Bref, tant dans le roman de Ouellette-Michalska que dans celui de Monette, la mise en place d'une subjectivité féminine contribue à la fois à contester l'oppression patriarcale et à critiquer, que ce soit sur un plan individuel ou collectif, la domination des autorités centralisatrices. La synthèse des mouvements postcolonial et féministe permet donc d'aborder ces textes

d'une façon nouvelle, alors que la contextualisation sociale se greffe à une prise de position politique menant à un acte émancipateur.

Soulignons en terminant que la grille d'analyse développée nous apparaît suffisamment souple pour intégrer des œuvres romanesques issues d'un contexte de production similaire. Il serait certainement profitable de considérer un corpus plus étendu de textes québécois écrits par des femmes afin d'en vérifier l'adéquation avec notre approche critique. De plus en plus reconnu et officialisé en tant que courant, tel qu'en font foi les publications diverses qui s'y rattachent, le postcolonialisme est un discours social permettant de décrire adéquatement la nouvelle réalité hétérogène de notre ère :

[Les théories poscoloniales] fournissent de nouveaux outils pour critiquer l'essentialisme, la prétention à l'universel, le discours monologique à l'œuvre dans la construction des idéologies impérialistes, colonialistes, et nationalistes, pour approcher, enfin, les multiples composantes d'un tissu culturel hétérogène et évoluant très rapidement³.

Il ressort de cette analyse que, mis en corrélation avec d'autres éléments socioculturels, le champ notionnel du postcolonialisme agit comme un outil conceptuel permettant incontestablement de mieux dépeindre la pluralité discernable dans les différentes communautés sociétales contemporaines.

³ Vincent Desroches, « Présentation : En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 7.

BIBLIOGRAPHIE

I- ŒUVRES ÉTUDIÉES

MONETTE, Madeleine, *Petites violences*, Montréal, Éditions Quinze, 1982, 232 p.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *La maison Trestler ou le 8^{ème} jour d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 299 p.

II- SUR *PETITES VIOLENCES* DE MADELEINE MONETTE

ADAMSON, Ginette, « Avant-propos », dans Janine Ricouart (s.l.d.), *Relectures de Madeleine Monette*, Birmingham, Summa publications, 1999, p. ix-xii.

BOIVIN, Aurélien, « *Petites violences* : chronique des réalités quotidiennes », *Québec français*, n° 128, hiver 2003, p. 92-95.

GOULD, Karen, « La tentation de l'Amérique : l'intime et le social dans *Petites Violences* », dans Janine Ricouart (s.l.d.), *Relectures de Madeleine Monette*, Birmingham, Summa publications, 1999, p. 87-99.

LEQUIN, Lucie, « La traversée de l'ambiguïté dans l'image (im) mobile », dans Janine Ricouart (s.l.d.), *Relectures de Madeleine Monette*, Birmingham, Summa publications, 1999, p. 185-200.

MARCOTTE, Gilles, « La fin du monde ancien », *L'Actualité*, vol. 8, n° 5, mai 1983, p. 135.

RICOUART, Janine, « Entre le miroir et le porte-clés: *Petites violences* de Madeleine Monette » dans Irène Oore et Betty Bednarski (s.l.d.), *Le récit québécois depuis 1980*, Halifax, Dalhousie French Studies, 1992, p. 11-19.

III- SUR LA MAISON TRESTLER DE MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

ALMÉRAS, Diane, « Avènement d'une romancière », *Relations*, n° 503, septembre 1984, p. 235.

BERTRAND, Claudine et Josée BONNEVILLE (s.l.d.), *La passion au féminin*, Montréal, XYZ, 1994, 127 p.

GREEN, Mary Jean, « L'itinéraire d'une écriture au féminin : une lecture féministe de Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et images*, vol. 23, n° 1, 1997, p. 84-99.

GUILLEMETTE, Lucie, « L'Amérique déconstruite et les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans Irène Oore et Betty Bednarski (s.l.d.), dossier *Le récit québécois depuis 1980*, *Dalhousie French Studies*, Halifax, 1992, p. 61-67.

GUILLEMETTE, Lucie, « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin : la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *Voix et images*, vol. 23, n° 1, 1997, p. 52-64.

IONESCU, Mariana C., « Le non-dit dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », dans Thérèse Michel-Mansour (s.l.d.), *Le non-dit dans la littérature*, Toronto, Université de Toronto, 1991, p. 1-9.

NEUVILLE, Laure, « Écrire pour « vivre le temps à l'envers » : Madeleine Ouellette-Michalska et Francine Noël », dans Gabrielle Pascal (s.l.d.), *Le roman québécois au féminin : (1980-1995)*, Montréal, Triptyque, 1995, p. 34-43.

PATERSON, Janet, « L'écriture du désir. Entretien avec Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et images*, vol. 23, n° 1, 1997, p. 11-24.

SAINT-MARTIN, Lori, « Le corps et la fiction à réinventer : métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, vol. 7, n° 2, 1994, p. 115-134.

VANASSE, André et Adrien THÉRIO, « Une signature sur le drap : *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », *Lettres québécoises*, n° 35, automne 1984, p. 19-22.

IV- ÉTUDES SUR LE POSTCOLONIALISME

ARON, Paul, *et alii* (s.l.d.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 634 p.

ASHCROFT, Bill, *et alii*, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London et New-York, Routledge, 1989, 246 p.

BARDOLPH, Jacqueline, *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2002, 72 p.

BHABHA, Homi K., *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994, 285 p.

DESROCHES, Vincent, « Présentation : En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 3-11.

HOBBS, Sandra, « De l'opposition à l'ambivalence: la théorie postcoloniale et l'écriture de la résistance au Québec », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 99-111.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Montréal, L'Étincelle, 1972, 179 p.

MOURA, Jean-Marc, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », dans Jean Bessière et Jean-Marc Moura (s.l.d.), *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs. Afrique, Caraïbe, Canada*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1999, p. 173-189.

MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 174 p.

NKUNZIMANA, Obed, « Le débat postcolonial et le Québec », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 63-85.

NKUNZIMANA, Obed, « Les stratégies postcoloniales et le roman francophone : débat théorique et prospective critique », *Présence francophone*, Université de Sherbrooke, n° 50, 1997, p. 7-23.

RICHARDS, Marvin, « Corraling the Wild Ponies: Correspondance Between Quebec and the Postcolonial », *Québec Studies*, vol. 35, printemps/été 2003, p. 133-151.

VAUTIER, Marie, « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec. Un point de vue de la "marge" », *Études littéraires*, Montréal, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 43-57.

V- ÉTUDES SUR LE FÉMINISME ET LE POSTMODERNISME AU QUÉBEC

BLACKBURN, Marthe, « Le retour de l'âge », *La nef des sorcières*, Ottawa, Les écrivains coopérative d'édition, 1976, p. 21.

- BOISVERT, Yves, *Le postmodernisme*, Montréal, Éditions Boréal, 1995, 123 p.
- BROSSARD, Nicole, « L'écrivain », dans *La nef des sorcières*, Ottawa, Les écrivains coopérative d'édition, 1976, 80 p.
- FORTIER, Frances, « Archéologie d'une postmodernité », *Tangence*, n° 39, mars 1993, p. 21-36.
- FRÉMONT, Gabrielle, « Casse-Texte », *Études littéraires*, vol. 12, n° 3, déc. 1979, p. 315-330.
- GOULD, Karen, *Writing in the Feminine. Feminism and Experimental Writing in Quebec*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1990, 302 p.
- GREEN, Mary Jean, *Women & Narrative Identity; Rewriting the Quebec National Text*, Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, 197 p.
- HUTCHEON, Linda, *A Poetics of Postmodernism. History, Theory, Fiction*, London, Routledge, 1988, 268 p.
- JARDINE, Alice A., *Gynésis. Configurations de la femme et de la modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 329 p.
- LAMOUREUX, Diane, *L'amère patrie. Féminisme et nationalisme dans le Québec contemporain*, Montréal, Les éditions du Remue-ménage, 2001, 181 p.
- MAGNAN, Lucie-Marie et Christian MORIN, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1997, 218 p.
- PATERSON, Janet, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 142 p.
- SMART, Patricia, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 347 p.
- THÉORET, France, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 173 p.

VI- ÉTUDES SUR LA DYNAMIQUE IDENTITAIRE AU QUÉBEC

- ARGUIN, Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, 277 p.

BRULOTTE, Gaëtan, « Espace et sexuation dans la nouvelle québécoise contemporaine », dans Louise Dupré, *et alii* (s.l.d.), *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, p. 117-137.

CHAPMAN, Rosemary, *Siting the Quebec novel. The Representation of Space in Francophone Writing in Quebec*, New York, Peter Lang, 2000, 282 p.

GAUVIN, Lise, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 254 p.

HALL, Stuart, « Cultural Identity and Diaspora », dans Padmini Mongia (s.l.d.), *Contemporary Postcolonial Theory. A Reader*, New York, Oxford University Press, 1996, p. 110-121.

HAREL, Simon, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Les Éditions du Préambule, 1989, 334 p.

LAFORTUNE, Monique, *Le roman québécois. Reflet d'une société*, Laval, Mondia, 1985, 333 p.

LAMIZET, Bernard, *Politique et identité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, 350 p.

LAMONDE, Yvan, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Montréal, Nota Bene, 2001, 265 p.

MACLURE, Jocelyn, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Québec/Amérique, 2000, 219 p.

MORENCY, Jean, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1994, 261 p.

SIMON, Sherry, « Espaces incertains de la culture » dans Sherry Simon, *et alii* (s.l.d.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 13-52.

VII- AUTRES OUVRAGES THÉORIQUES ET CRITIQUES

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, 257 p.

LECOMTE, Patrick, et DENNI, Bernard, *Sociologie du politique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1990, 242 p.

MERCURE, Daniel, « Temps et modernité. La construction sociale du futur », dans Daniel Arsenault, *et alii* (s.l.d.), *Constructions sociales du temps*, Québec, Les éditions du Septentrion, 1996, p. 37-48.